

Université de Montréal

Défense et illustration de l'infinitisme épistémique

par

Marc-André Lévesque

Département de philosophie
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté à la Faculté des arts et des sciences
en vue de l'obtention du grade de Maîtrise en Philosophie

Septembre 2012

© Marc-André Lévesque, 2012

Université de Montréal
Faculté des arts et des sciences

Ce mémoire intitulé:
Défense et illustration de l'infinisme épistémique

présenté par:
Marc-André Lévesque

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Yvon Gauthier
président-rapporteur

Daniel Laurier
directeur de recherche

François Lepage
membre du jury

Résumé

Ce mémoire se concentre sur le problème de la régression épistémique. Il s'agit d'un problème très important puisqu'il remet en question la possibilité de la justification. Nous nous intéresserons aux détails de ce problème, ainsi qu'aux réponses qui lui sont offertes. Traditionnellement, deux réponses sont concurrentes : le fondationnalisme et le cohérentisme. La première propose d'arrêter la régression à un fondement, alors que la seconde propose de s'intéresser à la cohérence partagée par les croyances. Toutefois, le but de notre mémoire est de présenter et de défendre une troisième solution : l'infinisme. Introduite dans les années 1990 par Peter Klein, l'infinisme est une des plus récentes théories de la justification et, malgré son intérêt, elle est encore très peu défendue. Cette théorie propose de résoudre le problème de la régression en basant la justification des croyances sur des séries infinies et non répétitives de raisons. Cette idée est intéressante, car l'infinisme renverse le problème d'origine, puisque les régressions infinies sont généralement perçues comme étant un problème pour la connaissance et la source du scepticisme. Notre objectif est de montrer que l'infinisme est la meilleure solution possible au problème de la régression. Pour ce faire, nous faisons la synthèse des principaux arguments pour l'infinisme. Cela nous permettra de distinguer trois types d'infinisme pour ensuite retenir un de ces types, une forme impure d'infinisme, comme étant le meilleur. Finalement, nous confronterons l'infinisme à ces critiques pour montrer qu'il s'agit d'une théorie de la justification qui est réellement viable.

Mots-clés : philosophie, épistémologie, régression épistémique, justification épistémique, infinisme

Abstract

This dissertation focuses on the problem of epistemic regression which questions the possibility of justification. For this reason we'll take interest in the details of epistemic regression and in the solutions that different critics offer to solve the problem. Generally, two positions oppose each other : foundationalism and coherentism. The first one proposes to stop the regression at a foundation, as the second one takes concern about the coherence shared amongst the beliefs. However the purpose of this dissertation is to present and defend a third position : infinitism. Introduced in the 1990's by Peter Klein, infinitism is one of the most recent theories of justification. Although it is quite appealing, Klein's theory is not very popular and few people defend this position. Infinitism offers to solve the problem of regression by basing the justification of the beliefs on series of infinite and non repetitive reasons. Consequently, infinitism reverses the initial problem because infinite regression is often perceived as an issue for knowledge and a source for scepticism. Our goal is to demonstrate that infinitism is the best way to solve the problem of epistemic regression. Therefore, we'll synthesize the arguments in favor of infinitism and that will mark out three types of infinitism from which we'll retain one, an impure form of infinitism, as best suited to answer the problem of regression. Finally we'll respond to the main oppositions to infinitism in order to demonstrate that it is in fact a viable theory of justification.

Keywords: philosophy, epistemology, epistemic regress, epistemic justification, infinitism

Table des matières

1 Introduction	7
2 Le problème de la régression épistémique	10
2.1 Origine du problème	10
2.2 Réponses au problème de la régression	14
2.2.1 Fondationnalisme	14
2.2.2 Cohérentisme	16
2.2.3 Cohérentisme et foundationnalisme	17
2.2.4 Infinitisme	19
2.2.5 Contextualisme	19
2.3 Justification propositionnelle et doxastique	22
3 Défense de l'infinitisme	26
3.1 Description de l'infinitisme	26
3.1.1 La version infinitiste des justifications doxastique et propositionnelle	28
3.1.2 Infinitisme et contextualisme	31
3.1.3 Une critique de la JDI	33
3.2 L'argument de la régression épistémique	37
3.2.1 Retour au problème de la régression	37
3.2.2 L'argument de l'ascension doxastique	38
3.2.3 Critique de l'argument de l'ascension doxastique	40
3.2.4 Les deux principes de la justification	43
3.2.5 Conclusion	50
3.3 L'argument des caractéristiques de la justification	51
3.3.1 Les deux caractéristiques de la justification	51
3.3.2 Le cas du foundationnalisme traditionnel	53
3.3.3. Le cas du foundationnalisme métajustificatif	56
3.2.4 Le cas de l'infinitisme	58
3.2.5 Retour sur la notion de complétude	60
3.4 Aikin : l'infinitisme impur	60
3.4.1 Introduction et typologie des théories de la justification	60

3.4.2 L'infinitisme impur	64
3.4.3 Modus ponens reductio	66
4 Contre l'infinitisme	70
<u>4.1 Pour le finitisme</u>	<u>70</u>
<u>4.2 L'argument de la finitude de l'esprit humain</u>	<u>72</u>
4.2.1 L'argument classique	72
4.2.2 Finitude de l'esprit et normativité	73
<u>4.3 L'argument de l'absence de point de départ</u>	<u>77</u>
<u>4.4 L'objection structurelle</u>	<u>78</u>
<u>4.5 L'infinitisme et la chance épistémique</u>	<u>80</u>
Conclusion	84
Bibliographie	87

1 Introduction

Pour qu'un individu S sache que p , il faut (1) qu'il croie que p ; (2) que p soit vrai et (3) qu'il soit justifié¹ de croire que p . Indépendamment de la question de savoir si ces conditions sont suffisantes pour constituer une connaissance, il est largement admis qu'elles sont nécessaires. Cependant, la troisième condition soulève le problème classique de la régression épistémique. En effet, pour que S soit justifié dans sa croyance, il doit posséder une raison pour appuyer celle-ci. Or, cette raison doit être justifiée à son tour par une autre raison qui devra être elle-même justifiée. La régression connaît trois scénarios :

- (1) Régression à l'infini : la régression continue *ad infinitum*, donc la justification de p n'est jamais complétée.
- (2) Dogmatisme : on arrête la régression en acceptant une raison sans que celle-ci ne soit justifiée par une autre. Donc, p n'est pas justifié, car cet arrêt est arbitraire.
- (3) Cercle vicieux : p apparaît à un certain moment de la régression, entraînant une justification circulaire.

Ainsi, la justification des croyances et, plus globalement, la connaissance sont impossibles ; il faut donc accepter le scepticisme. Toutefois, comme on reconnaît habituellement que les individus possèdent des connaissances, il s'agit d'une position qu'on souhaite éviter. Ce problème est davantage un défi lancé à l'épistémologie que le triomphe du scepticisme.

¹ Pour le moment, nous emploierons la notion de justification au sens large. Plus loin, nous précisons, en distinguant deux types de justification, propositionnelle et doxastique, la première étant la justification du contenu de la croyance et la seconde, le fait d'être justifié.

Les réponses typiques au problème de la régression épistémique consistent à montrer que les problèmes soulevés par le sceptique n'empêchent pas la justification. Ainsi aux trois scénarios sceptiques, on oppose ces trois réponses :

- (1) Infinitisme : la justification des croyances repose sur des séries infinies de raisons (non répétitives et non circulaires).
- (2) Fondationnalisme : la justification des croyances repose sur des croyances de base qui sont justifiées non inférentiellement.
- (3) Cohérentisme : la justification des croyances repose sur la cohérence qu'elles partagent.

Les deux dernières solutions ont été défendues et débattues par un grand nombre d'auteurs, tandis que la première a été pendant très longtemps ignorée. L'infinitisme reste encore très peu populaire, mais récemment cette position a été principalement défendue par Peter Klein. Dans le cadre de notre mémoire, nous nous joindrons à Klein pour défendre l'infinitisme.

Avant de nous concentrer sur la défense de l'infinitisme, nous nous consacrerons au problème de la régression épistémique et aux réponses qui lui sont offertes. Cela permettra de mieux comprendre les enjeux de ce problème et de cerner les principaux concurrents de l'infinitisme : le fondationnalisme et le cohérentisme. Également, nous considérerons le contextualisme, une position avec laquelle l'infinitisme partage certains aspects. Cette partie se termine par un exposé sur la distinction qu'il faut faire entre deux types de justification : la justification propositionnelle et la justification doxastique. Ensuite, nous allons fournir une présentation détaillée de l'infinitisme ainsi qu'une synthèse des

arguments en faveur de cette position. Finalement, la dernière partie sera consacrée aux arguments contre l'infinisme et aux solutions infinitistes.

2 Le problème de la régression épistémique

Comme nous l'avons présenté dans l'introduction, le problème de la régression épistémique peut se résumer simplement : pour que S soit justifié de croire, il doit avoir une raison qui doit être elle-même justifiée ; entraînant de ce fait une régression *ad infinitum*. Dans cette section, nous allons présenter l'origine de ce problème, en analysant les réponses classiques, ainsi qu'une autre solution plus contemporaine : le contextualisme. Ensuite, nous allons faire la distinction entre deux types de justification épistémique : la justification propositionnelle et la justification doxastique.

2.1 Origine du problème

Le problème de la régression épistémique est une appellation moderne pour décrire un des problèmes classiques de l'épistémologie. On peut trouver la source de ce problème chez Aristote qui décrit dans ses *Seconds analytiques* (72b8-15)² le problème que soulèvent les régressions infinies :

... ceux-là (...) estiment qu'on est conduit à l'infini sous prétexte qu'il n'est pas possible que nous connaissions scientifiquement les choses postérieures à cause des antérieures parmi lesquelles il n'y aurait pas de prémisses premières, et en cela ils ont raison. Il est en effet impossible de traverser l'infini. Si l'on s'arrête et qu'il y a des principes, ils estiment qu'ils sont inconnaissables du fait qu'il n'y a pas de démonstration, laquelle est, selon eux, la seule forme de savoir. Mais si il n'est pas possible de connaître les premières prémisses, il n'est pas possible non plus de connaître absolument et au sens propre ce qui en découle, mais on le connaît hypothétiquement en supposant que ces prémisses sont vraies.

² Voir aussi Met. 1011a2-14.

Ainsi, dans cet extrait, Aristote construit le premier argument contre l'infinisme : le fait d'avoir un esprit fini empêche une justification basée sur l'infini³. Toutefois, comme on le sait, Aristote ne défend pas une position sceptique. Ce qu'il présente n'est pas une démonstration de l'impossibilité de la connaissance, mais plutôt une simple difficulté. À ce problème, il propose comme solution que la régression s'arrête à des immédiats qui n'ont pas besoin d'être démontrés (72b18-25) et qui soutiennent la connaissance.

Chez Sextus Empiricus⁴, on assiste à un changement : le problème de la régression épistémique prend la forme d'un argument pour le scepticisme.

Comme Aristote, il soulève le problème des régressions infinies (I, 15, 166) :

Celui [le mode] qui s'appuie sur la régression à l'infini est celui dans lequel nous disons que ce qui est fourni en vue d'emporter la conviction sur la chose proposée à l'examen a besoin d'une autre garantie, et celle-ci d'une autre, et cela à l'infini, de sorte que, n'ayant rien à partir de quoi nous pourrions commencer d'établir quelque chose, la suspension de l'assentiment s'ensuit.

Ici ce n'est pas le fait d'avoir un esprit fini qui pose problème. Il s'agit plutôt du fait qu'il n'y a pas de point de départ à la justification. Donc, même s'il était possible d'avoir accès à une série de raisons infinie (ce que Sextus

³ Nous reviendrons à cet argument plus loin (voir section 4.2).

⁴ En réalité, cet argument serait celui d'Agrippa, un philosophe sceptique largement méconnu. Sextus Empiricus ne le nomme pas directement, parlant plutôt de « sceptiques plus récents ». Cependant, Diogène Laërce (*Vies, doctrines et sentences des philosophes illustres*, IX, 88) décrit le même argument en l'attribuant à Agrippa.

Empiricus n'admet pas), il serait impossible de l'utiliser pour fonder la connaissance, car, justement, cette série n'a pas de fondement⁵.

Sextus Empiricus ne s'attaque pas seulement à l'infinisme : son argument complet (I, 15) est basé sur cinq « modes de la suspension de l'assentiment », c'est-à-dire cinq raisons pour suspendre son jugement vis-à-vis d'une proposition. La régression infinie de la connaissance ne constitue qu'un seul de ces modes. À cela s'ajoute un mode basé sur le désaccord, un sur le relatif, un sur l'hypothétique et, finalement, un sur le diallèle (c.-à-d. le raisonnement circulaire).

Le premier mode s'appuie sur une « dissension indécidable » à propos d'une certaine chose, c'est-à-dire lorsqu'il existe un désaccord généralisé sur la nature de cette chose. Il s'agit en quelque sorte d'un argument basé sur le sens commun, mais à l'envers : le fait que personne ne s'entend sur une chose indique qu'il est impossible de connaître cette chose. Deuxièmement, le mode du relatif est basé sur l'idée que si une chose apparaît de manière différente à différentes personnes, on ne peut pas savoir comment l'objet est en réalité. Troisièmement, le mode de l'hypothétique est basé sur le fait que les fondements sur lesquels pourrait reposer la connaissance (p. ex. les croyances de base) sont tous arbitraires. Dans ce cas, toutes les croyances qui en découlent sont également non fondées. Finalement, le mode du diallèle souligne le problème de la justification circulaire.

⁵ Nous reviendrons également sur cet argument plus loin (voir section 4.3).

Même s'il est ancien, l'argument donné par Sextus Empiricus reste le modèle du problème de la régression épistémique tel qu'on le conçoit aujourd'hui, c'est-à-dire celui que nous avons brièvement présenté en introduction. Plus précisément, ce qu'on retient aujourd'hui, ce sont les trois principales difficultés : les fondements non justifiés, la justification circulaire et, bien entendu, la régression infinie. Ces trois « voies » forment ce qu'on appelle le trilemme d'Agrippa⁶. Ainsi, la régression connaît trois scénarios sceptiques :

- (1) Dogmatisme : on arrête la régression en acceptant une raison sans que celle-ci ne soit justifiée par une autre ; p n'est donc pas justifié, car cet arrêt est arbitraire.
- (2) Cercle vicieux : p apparaît à un certain moment de la régression, entraînant une justification circulaire.
- (3) Régression à l'infini : la régression continue *ad infinitum*, la justification de p n'est alors jamais complétée.

Si l'argument de Sextus Empiricus est correct, il est impossible de fonder la connaissance et il faut adopter le scepticisme. Évidemment, on souhaite éviter cela, car le scepticisme est une position contre-intuitive⁷ puisque l'on reconnaît habituellement que les individus possèdent des connaissances. Les réponses typiques au problème de la régression épistémique consistent à montrer que les difficultés soulevées par le sceptique n'empêchent pas la justification. Comme nous l'avons mentionné dans notre introduction, les trois voies sceptiques sont traditionnellement liées à trois réponses : (1) le

⁶ Cette appellation est celle qu'on retrouve le plus couramment dans l'épistémologie analytique contemporaine, mais on retrouve également sous les noms de « trilemme de Münchhausen » et « trilemme de Fries ».

⁷ Toutefois, il faut noter que le scepticisme possède, au moins, un défenseur contemporain, en la personne de Peter Unger (voir son ouvrage *Ignorance: A Case for Scepticism*, Oxford: Oxford University Press, 1975).

fondationnalisme, (2) le cohérentisme et (3) l'infinisme. Toutefois, même s'il s'agit de la triade classique, seulement les deux premières positions ont connu une grande popularité. Quant à l'infinisme, il n'a été qu'une possibilité théorique pendant longtemps et défendu seulement à partir de la fin des années 1990. À ces trois solutions, on peut en ajouter une quatrième, le contextualisme, qui change les règles du jeu, puisque cette théorie défend l'idée que le seuil de justification nécessaire pour la connaissance change selon le contexte.

2.2 Réponses au problème de la régression

2.2.1 Fondationnalisme

Le fondationnalisme est sans doute la solution classique au problème de la régression épistémique et elle reste la plus populaire. Cette position a été défendue à l'aide d'un type d'argument appelé « argument de la régression infinie »⁸. Mis en termes épistémiques, l'argument prend la forme suivante :

- (1) Pour toute croyance x justifiée, il y a une croyance y justifiée et celle-ci justifie x .
- (2) Il existe une croyance x justifiée.
- (3) La relation de justification est irréflexive.
- (4) La relation de justification est transitive.
- (5) Il n'existe pas de série infinie de croyances justifiées où chacune de ces croyances est justifiée par une autre et en justifie une autre.

Les prémisses (1) à (4) impliquent l'existence d'une série infinie de croyances justifiées (où chacune de ces croyances est justifiée par une autre et en justifie

⁸ Pour une analyse approfondie de ce type d'arguments, on peut consulter Black (1988).

une autre). Évidemment, cela est problématique, puisque c'est incompatible avec la prémisse (5). Le fondationnalisme élimine cette contradiction en niant la prémisse (1), ce qui implique l'existence de croyances dont la justification ne vient pas d'une autre croyance⁹.

L'essentiel du fondationnalisme se trouve dans l'idée qu'il est possible de stopper la régression infinie en se basant sur ces croyances de base. Évidemment, la simple existence de ce type de croyance ne suffit pas. Sinon, on se retrouverait avec une position bêtement dogmatique, comme celle que critiquait Sextus Empiricus. Pour les fondationnalistes, ces croyances de base peuvent servir à fonder la connaissance grâce à leur justification indéniable. Cette justification est ensuite transférée de croyance en croyance selon un modèle linéaire. À l'inverse, lorsqu'on justifie une croyance, on parcourt le chemin inverse, de la façon suivante : S est justifié de croire que p parce $R_1...R_2...R_3...R_n...B$, où B est la croyance de base.

Le problème pour le fondationnalisme est de réussir à expliquer le statut des croyances de base et comment celles-ci peuvent transmettre leur justification aux autres croyances. Les versions du fondationnalisme se distinguent par les différentes réponses qu'elles offrent à ces questions. Toutefois, pour faire simple, les croyances de base sont souvent des propositions qui sont censées être directement évidentes ou infaillibles.

⁹ Notons que l'argument pourrait servir à défendre d'autres positions. Par exemple, l'infinisme peut très bien résoudre le problème en niant la prémisse (5). Toutefois, on peut concéder que l'utilisation de ce type d'argument par le fondationnalisme est plus intuitive.

2.2.2 Cohérentisme

Pour le cohérentisme, la justification des croyances repose, de manière générale, sur la cohérence qu'elles partagent. Plus précisément, on distingue deux types de cohérentisme : par transfert de justification et par émergence de justification. Le premier conserve la conception linéaire de la justification telle qu'on la retrouve dans le fondationnalisme. Ce type de cohérentisme n'est que « théorique », dans le sens où il n'a jamais été défendu et il est improbable qu'il le soit. En effet, en conservant un modèle linéaire, la justification est transférée circulairement d'une proposition à l'autre. Cela est inintéressant puisque l'idée d'un transfert de justification n'est pertinente que dans un système où il y a au moins une croyance de base. En effet, par transfert on ne peut que déplacer une justification déjà existante et non en créer une. Donc, un type de cohérentisme où la justification est transférée est hautement problématique, puisqu'on reste tout simplement dans une justification circulaire.

En revanche, le second type de cohérentisme est plus intéressant parce qu'il abandonne le modèle linéaire au profit d'un modèle holistique de la justification. Dans cette forme de cohérentisme, la justification émerge d'un groupe de propositions possédant un certain niveau de cohérence. Plus cette cohérence est élevée, plus la justification est élevée. L'intérêt de ce type de cohérentisme est qu'il peut échapper au problème de la justification circulaire. Ce n'est pas un élément en particulier qui justifie les croyances du système, mais plutôt une propriété possédée par le système en lui-même, soit la cohérence. Toutefois, le cohérentisme vient avec une difficulté : on doit identifier

clairement ce qu'est la cohérence et comment les croyances la partagent, ce qui peut être une tâche difficile. Il s'agit d'une question centrale pour le cohérentisme, qui dépasse largement le cadre de notre travail. Cependant, pour résumer brièvement ces positions, on peut dire que le cohérentisme classique offre deux réponses. La première est la cohérence comme implication : la croyance que p est cohérente dans un système si elle implique les autres croyances où si elle est impliquée par celles-ci. L'autre possibilité est la cohérence explicative : les croyances sont justifiées en vertu de leur relation explicative (Lehrer, 1990, pp. 90-95).

2.2.3 Cohérentisme et fondationnalisme

À première vue, le cohérentisme « émergent » et le fondationnalisme sont des théories très différentes, puisque la première défend un modèle holistique de la justification, alors que la seconde adopte le modèle traditionnel du transfert de la justification. Cependant, selon un autre point de vue, il existe un lien très fort entre ces théories. Sosa (1980, p. 24) a été le premier à faire ce rapprochement :

There turns out to be a surprising kinship between coherentism and substantive foundationalism, both of which aim at a formal foundationalism of the highest grade, at a theory of the greatest simplicity that explains how epistemic justification supervenes on nonepistemic factors.

L'idée de Sosa est que, pour le fondationnalisme et le cohérentisme, il existe une relation de survenance¹⁰ entre l'épistémique et le non épistémique. Simplement dit, pour ces théories, la justification épistémique dépend d'une certaine propriété. Pour le fondationnalisme, une croyance est justifiée si elle est inférée d'une croyance de base. Pour le cohérentisme, une croyance est justifiée si elle est membre d'un ensemble cohérent. Cela n'ajoute rien de nouveau à la conception de la justification, mais on peut voir la grande similitude des réponses proposées.

Par contre, ce rapprochement entre le fondationnalisme et le cohérentisme ne signifie pas qu'il n'existe aucune différence pertinente entre les deux théories. L'une pourrait être vraie et l'autre fausse. Par exemple, si on pouvait démontrer qu'il n'existe aucune croyance infallible, le fondationnalisme serait faux et le cohérentisme pourrait être vrai. L'intérêt du rapprochement, c'est qu'il permet de voir que, au niveau du problème de la régression, les deux théories offrent une réponse du même type. Sur ce point précis, il est vrai que l'échec d'une des théories signifiera également l'échec de l'autre. En effet, le but de ces théories est de stopper la régression sur une certaine propriété et, dans ce cas, c'est une réponse du même type.

¹⁰ La survenance se définit comme suit : « Supervenience is a relation between classes of properties (or truths, or facts). The A-properties supervene on the B-properties (the « subvenient » or « base » properties) just in case no two things can differ in their A-properties without also differing in some of their B-properties. » (Turri, 2010a, p. 340)

2.2.4 Infinitisme

Pour l'infinitisme, la justification des croyances repose sur des séries infinies (non répétitives et non circulaires) de justifications. Sans être un hybride du fondationnalisme et du cohérentisme, l'infinitisme partage quelques éléments importants avec ces positions. Comme le fondationnalisme, il possède une notion de priorité épistémique, mais la justification est émergente comme dans le cas du cohérentisme (Klein, 2007b, p. 8). Puisqu'il s'agit de la position que nous défendons ici, nous allons donc l'aborder en détail dans le chapitre 3.

2.2.5 Contextualisme

Comme nous l'avons mentionné, les trois théories qui précèdent sont issues du trilemme d'Agrippa. Cependant, il existe d'autres théories de la justification qui abordent le problème du scepticisme d'une autre façon. Parmi celles-ci, il y a le contextualisme¹¹, une théorie selon laquelle les conditions de justification varient selon le contexte. Nous allons nous concentrer sur cette position parce que, comme nous le verrons plus loin, l'infinitisme possède une importante dimension contextualiste.

En réalité, le contextualisme n'est pas, comme les trois théories précédentes, une véritable solution au problème de la régression épistémique. Une bonne solution à ce problème doit montrer comment augmenter la

¹¹ Pour un bon résumé de cette position, on peut se référer à l'article « Contextualism » de Richard Feldman dans le *Companion to Epistemology* (2010, pp.12-22).

crédibilité d'une proposition non évidente (Klein, 2005a, p. 132). Dans les faits, cette théorie concerne seulement le seuil de justification qui est suffisant pour qu'il puisse y avoir une connaissance. Par conséquent, le contextualisme se « combine » à d'autres théories. Par exemple, on peut avoir un contextualisme évidentialiste ou fiabiliste.

Également, il faut préciser que le contextualisme est apparu non pas en réponse au trilemme d'Agrippa, mais à un problème sceptique plus contemporain basé sur le principe de clôture épistémique. On peut formuler ce principe de manière très simple :

Si S sait que p et S sait que p implique q, alors S sait que q

Lorsqu'on adapte ce principe à la connaissance des propositions sur le monde, on obtient la chose suivante : si S sait qu'il possède deux mains et S sait que cela implique qu'il n'est pas un cerveau dans une cuve, alors il sait qu'il n'est pas un cerveau dans une cuve. Cependant, cela est problématique, puisqu'il est assez difficile, voire impossible, de montrer que ces types de thèses sceptiques sont fausses. On peut donc en faire un argument pour le scepticisme :

- (1) Si on ne sait pas que les thèses sceptiques sont fausses, alors on ne peut pas connaître les propositions sur le monde (p. ex. j'ai deux mains).
- (2) On ne peut pas savoir que les thèses sceptiques sont fausses.
- (3) Donc, on ne connaît pas les propositions sur le monde.

Un grand nombre de réponses ont été proposées à ce problème. Évidemment, on peut accepter la conclusion et le scepticisme qui lui est lié. Sinon, les

réponses non sceptiques se divisent en trois types : (i) remettre en question (1), c'est-à-dire le principe de clôture épistémique ; (ii) nier (2) ; (iii) affirmer que la vérité de (2) peut varier selon les contextes. Cette dernière catégorie est évidemment occupée par le contextualisme. L'idée est intéressante puisqu'en adoptant l'idée que les conditions de vérité changent, on peut éviter le problème sans défendre une position dogmatique et on réussit à sauvegarder le principe de clôture épistémique. Conséquemment, on pourra dire que S sait que p dans un contexte x , mais pas dans un contexte y . Par exemple, on peut savoir qu'on possède deux mains, lorsqu'on est dans un contexte normal (c.-à-d. dans la vie de tous les jours). Par contre, dans un contexte plus sévère, dans un cours sur le scepticisme, par exemple, on n'est pas en mesure de savoir cela.

Pour préciser davantage, on considère qu'il y a deux types de contextualisme : le contextualisme sémantique et le contextualisme intersubjectif (*subject contextualism*). La première forme, la plus populaire, correspond à ce qui a été présenté précédemment et la seconde forme est plus marginale. Cette dernière développe l'idée d'une nature sociale de la justification. Ainsi, ce sont les sujets qui fixent les conditions de justification selon le contexte dans lequel ils se trouvent. Dans certains contextes, ces conditions seront plus ou moins exigeantes, en fonction de l'importance qu'on donne à la proposition devant être justifiée. D'après David Annis (1978, p. 215), c'est une pratique qu'on retrouve, entre autres, dans la recherche scientifique :

Researchers do in fact strengthen or weaken the justificatory conditions in relation to the importance of the issue. If accepting h when h is false would have critical consequences, the researcher may increase the required significance level in testing h .

Également, on peut illustrer ce genre de situation par un exemple de la vie courante. Imaginons deux personnes (A et B) qui souhaitent acheter une boîte de biscuits qui ne contient pas d'arachides. Pour A, ce n'est qu'une question de goût. Cependant, pour B c'est une question cruciale puisqu'il est allergique aux arachides. Les deux prennent une boîte de biscuits aux pépites de chocolat. On peut dire que A sait que ces biscuits ne contiennent pas d'arachides puisque ce type de biscuit n'en contient généralement pas. Par contre, devant les mêmes informations, B ne le sait pas. Il lui faudrait voir une certification, parce que dans ce son cas, une erreur pourrait lui être fatale.

2.3 Justification propositionnelle et doxastique

Jusqu'à maintenant, nous avons parlé de la justification d'une manière générale. Cependant, il est possible de faire une distinction entre deux types de justification : propositionnelle et doxastique¹². Cette distinction a été introduite par Roderick Firth (1978) dans un essai sur les liens entre les concepts

¹² Alvin Goldman (1979, p. 21) fait une distinction quasi identique, mais en termes différents : « Let us distinguish two uses of "justified": an *ex post* use and an *ex ante* use. The *ex post* use occurs when there exists a belief, and we say *of that belief* that it is (or isn't) justified. The *ex ante* use occurs when no such belief exists, or when we wish to ignore the question of whether such a belief exists. Here we say of the *person*, independent of his doxastic state vis-à-vis p , that p is (or isn't) suitable for him to believe ».

éthiques et épistémiques. Il l'utilise pour dissiper une ambiguïté qui existe dans le terme « justifié »¹³. En effet, comme il le mentionne (1978, p. 217) :

Thus the term “warranted belief” is ambiguous. There are two major epistemological questions, quite different from one another, that could be raised by asking “Under what conditions is a belief warranted?”.

Il distingue la justification propositionnelle et la justification doxastique en « séparant le “contenu logique” de la croyance et l'état psychologique de croire » (p.218). Pour le dire simplement, la première forme est la justification de la proposition. Alors que la seconde est la justification de la croyance. Klein (2007b, p. 6) formule cette distinction de la manière suivante : la justification propositionnelle est une base (*basis*) pour une proposition disponible pour S. Cependant, cette base n'est pas nécessairement crue par S, ni même présente à son esprit. Quant à la justification doxastique, il s'agit du fait que S croit cette proposition de manière épistémiquement responsable.

Cette distinction peut être illustrée par un exemple tel que celui présenté par Firth (p. 218) :

Let us suppose, for example, that Holmes knows at a certain time *t* that the coachman committed the murder. Holmes has studied the mud on the wheels of the carriage and from this and other evidence has reached a correct conclusion by rational inference. We may then employ the term “warranted” to say two quite different things. We may say that the proposition “The coachman did it” is warranted for Holmes at *t*. It is warranted *for* Holmes and not *for* Watson because it is warranted on the basis

¹³ Il faut noter que Firth utilise le terme « warranted », et non « justified ». Habituellement, le terme « justified » sous-entend une certaine responsabilité épistémique, alors que « warranted » est plus neutre. Sur ce rapprochement, voir notamment Plantinga (1993). Ici, nous ne ferons pas cette distinction.

of evidence possessed only by Holmes. But we may also say that Holmes, because his conclusion is based rationally on the evidence, is warranted *in believing* that the coachman did it.

Ici, la croyance de Holmes est justifiée propositionnellement et il est doxastiquement justifié de croire que le cocher a commis le meurtre. Par contre, Watson n'a pas accès à cette justification. La proposition « the coachman did it » pourrait toutefois devenir justifiée pour lui si Holmes lui donnait l'information qui lui manque, soit la boue présente sur les roues de la voiture. Cependant, Watson ne serait pas pour autant doxastiquement justifié puisque sa croyance pourrait ne pas être rationnellement basée sur les preuves, comme c'est le cas pour Holmes (p. 218).

En dernier lieu, c'est la justification doxastique qui est véritablement importante pour la connaissance. Comme le dit Firth (p. 219): « ...it is now clear that the latter question [under what conditions is a belief warranted?] should be interpreted as a question about the conditions of doxastic warrant, not propositional warrant. ». En effet, il est insuffisant d'exiger qu'une proposition soit justifiée pour S. Il faut que S soit justifié de croire cette proposition. La justification doxastique possède une dimension normative qu'on ne retrouve pas avec la justification propositionnelle.

Cette distinction est importante parce qu'elle permet de montrer des nuances dans les théories de la justification. Également, elle sera utile pour la défense de l'infinisme. L'argument sera présenté en détail, mais on peut

brèvement mentionner que cette distinction permet de contrer l'argument de l'esprit fini.

3 Défense de l'infinatisme

3.1 Description de l'infinatisme

Dans le chapitre précédent, nous avons exploré le problème de la régression épistémique ainsi que les solutions qui lui sont apportées. Dans ce chapitre, nous présenterons l'infinatisme en détail, ainsi que les arguments en sa faveur.

Tout d'abord, notons que, même si le problème des régressions infinies est connu depuis longtemps, l'infinatisme est une position récente. La première occurrence du terme « infinatisme », dans le sens qui nous intéresse¹⁴, vient d'un article de Paul Moser (1984) consacré à la défense d'un fondationnalisme intuitionniste. Il mentionne brièvement l'infinatisme lorsqu'il considère les « quatre versions non sceptiques de la justification inférentielle » (p. 199) : le contextualisme, le cohérentisme, l'infinatisme et le fondationnalisme. Cependant, il écarte rapidement la position qui nous intéresse à l'aide d'un argument¹⁵ selon lequel il serait possible de justifier toutes les propositions contingentes à partir de n'importe quelle série infinie de propositions (Moser, 1984, p. 199). Nous reviendrons en détail sur cet argument plus loin (voir section 3.4.3).

¹⁴ Il faut cependant apporter une précision. On trouve une occurrence isolée du terme « infinatisme » dans un article de A.H. Lloyd (1911), *Dualism, parallelism and infinitism*, mais il n'est pas utilisé dans le sens épistémique. Dans ce cas, il s'agit d'un terme propre à Lloyd pour décrire une conception de l'esprit.

¹⁵ Il s'agit d'un argument développé principalement par John Post (1980).

Malgré le fait que l'infinitisme soit une position mieux reçue qu'à une certaine époque, elle demeure généralement impopulaire¹⁶ et a été défendue par un nombre restreint d'auteurs : Peter Klein (1999, 2000, 2005a, 2005b, 2007b), Jeremy Fantl (2003), Scott Aikin (2008, 2009, 2011)¹⁷.

Dans le cadre de notre travail, nous allons nous concentrer sur les trois arguments principaux en faveur de l'infinitisme, c'est-à-dire ceux de Peter Klein, de Jeremy Fantl et de Scott Aikin. Dans la section 3.2, nous allons présenter l'argument de Klein, qui est à l'origine de l'infinitisme. Il s'agit d'un argument basé sur la régression épistémique. Ensuite, dans la section 3.3, nous allons présenter l'argument des deux caractéristiques de la justification de Fantl. Puis, dans la section 3.4, nous allons présenter l'infinitisme de Scott Aikin, qui propose une version différente de cette position qu'il nomme « infinitisme impur ».

¹⁶ Pour illustrer l'impopularité de l'infinitisme, voici une anecdote racontée par Scott Aikin (2011, p. ix) : « When I was a graduate student, I took a rough version of my defense of epistemic infinitism to a conference. I got about halfway through the paper before I'd found that every person in the audience was shaking his or her head back and forth vigorously in disagreement. I'll tell you, it's daunting to see that. The question-and-answer session was brutal, but I held my own. But I did not convince anyone that the view was right. In fact, everyone in the audience still thought the view utterly wrong. A fellow graduate student came to the session, and he talked with me later and said consolingly, "Isn't it a philosophical achievement when you can take a view that's *obviously false* and defend it so that it's at least *not quite so obviously false*?" »

¹⁷ Également, on pourrait ajouter Charles Sanders Peirce à cette liste. Selon Scott Aikin, l'épistémologie faillibiliste développée par Peirce peut se rapprocher d'une certaine forme primitive d'infinitisme.

3.1.1 La version infinitiste des justifications doxastique et propositionnelle

Avant de présenter les arguments mentionnés plus haut, il faut présenter un portrait plus complet de l'infinitisme. Évidemment, l'idée de base de cette position est de fonder la justification épistémique sur une infinité de raisons. Cet appui sur l'infini lui vaut la réputation d'être indéfendable et la rend donc impopulaire. D'une part, l'infinitisme semble aller contre le sens commun puisque l'humain possède un esprit fini, un esprit qui est donc incapable de travailler avec des régressions infinies. D'autre part, en se remémorant la formulation classique du problème de la régression épistémique, il semble que ce soit justement la régression infinie qui est à l'origine du problème. En fait, les autres théories de la justification sont justement fondées sur l'idée d'éviter ce type de régression. Ainsi, à première vue, l'infinitisme semble équivalent au scepticisme. Pourtant, malgré ce côté contre-intuitif, l'infinitisme peut être défendu comme étant la meilleure solution au problème de la régression.

La version de l'infinitisme que nous avons présentée et celle qui est spontanément critiquée sont lacunaires. En effet, précédemment, nous avons montré qu'il faut faire une distinction entre deux types de justification épistémique : la justification propositionnelle et la justification doxastique. Ce que nous avons présenté jusqu'à maintenant et ce qui est souvent critiqué correspondent uniquement au premier type de justification. Il faut donc

présenter les deux versions de l'infinitisme pour en avoir une vision réellement complète¹⁸ :

Justification propositionnelle infinitiste (JPI) : la proposition p est justifiée propositionnellement pour S s'il y a au moins une série de propositions infinie et non répétitive telle que R_1 est une bonne raison de croire p , R_2 est une bonne raison de croire R_1 , ... , R_{n+1} est une bonne raison de croire R_n (pour n'importe quelle valeur de n) et cette série est disponible pour S .

Justification doxastique infinitiste (JDI) : la croyance de S que p est doxastiquement justifiée si p est propositionnellement justifié pour S et S a fourni suffisamment de raisons, en suivant au moins une des séries de raisons infinies et non répétitives, en vertu desquelles p est propositionnellement justifié pour S , pour satisfaire les demandes contextuelles

À première vue, on peut voir que la JDI¹⁹ est ce qui vient, en quelque sorte, sauver l'infinitisme, puisqu'elle enlève les prérequis impossibles à satisfaire, c'est-à-dire être capables d'entretenir un nombre infini de croyances. On voit que l'infinitisme requiert effectivement des séries infinies de propositions, mais on n'a jamais besoin d'une infinité de raisons pour justifier une croyance. Ce qui importe vraiment pour l'infinitisme c'est d'avoir un nombre

¹⁸ Nous reprenons ici la formulation de Turri (2012, pp. 1-2).

¹⁹ Pour économiser de l'espace, nous utiliserons JPI et JDI pour désigner la justification propositionnelle infinitiste et la justification doxastique infinitiste.

suffisant de raisons à fournir pour justifier une certaine croyance ainsi qu'une autre raison disponible qui pourrait venir appuyer notre justification. Donc, il est erroné de croire que le fait de posséder un esprit fini rend l'infinisme impossible²⁰. Par conséquent, la justification doxastique n'est jamais complète puisqu'il faut toujours cesser de donner des raisons, soit parce que le contexte le permet ou, ultimement, parce que la vie est temporellement limitée²¹. Cependant, cela semble engendrer un problème supplémentaire pour l'infinisme : la question de savoir quel degré est nécessaire pour la connaissance. Toutefois, comme le mentionne Fantl (2003, p. 559), ce problème n'est pas unique à l'infinisme, mais concerne toutes les théories faillibilistes de la justification. En effet, toute théorie qui n'exige pas la certitude complète doit établir un seuil de justification adéquate. Pour ce qui est de l'infinisme, il est important de préciser ce seuil, car sinon ce serait une position dogmatique. En effet, pour l'infinisme, les raisons d'une série ne possèdent pas de statut spécial, c'est-à-dire que la raison $x+1$ ne possède pas un statut que la raison x ne possède pas. Donc, le choix de s'arrêter à $x+1$ plutôt qu'à x semble assez arbitraire. La solution à ce problème, qu'on retrouve dans la formulation de la JDI, est de fixer le seuil de justification relativement aux demandes contextuelles. Par contre, cela a pour conséquence de lier l'infinisme avec le contextualisme.

²⁰ Il existe des variantes plus raffinées de l'argument de l'esprit fini sur lesquelles nous reviendrons plus loin (voir la section 4.2).

²¹ À l'inverse, la justification propositionnelle peut être complète et n'a pas de degrés.

3.1.2 Infinitisme et contextualisme

Le lien entre l'infinitisme et le contextualisme soulève un problème. Étant donné que c'est la justification doxastique qui est importante pour la connaissance, on est en droit de se demander : l'infinitisme est-il simplement une forme de contextualisme ? En effet, il semble que la seule différence qui sépare ces deux théories est que l'infinitisme précise qu'il faut une série infinie de propositions, mais, comme on cesse toujours de donner des raisons à un moment ou à un autre, ce détail ne semble pas faire de différence. D'autres ont également fait le rapprochement entre l'infinitisme et le contextualisme. John Turri (2012, p. 2) et Michael Bergman (2007) font un rapprochement avec le contextualisme intersubjectif. Pour le premier, il s'agit d'une observation, tandis que, pour le second, il s'agit d'un problème pour l'infinitisme. Quoi qu'il en soit, il est indéniable que l'infinitisme est étroitement lié à une forme de contextualisme et nous nous retrouvons donc avec le problème suivant : défendre une théorie de la justification controversée (l'infinitisme), qui dépend d'une théorie tout aussi controversée. La question de l'infinitisme viendra plus loin. Pour le moment, nous nous occuperons du contextualisme. Comme une défense complète de cette position dépasserait largement le cadre de notre travail, nous nous concentrerons uniquement sur deux points : (1) la question de savoir si l'infinitisme n'est qu'un type de contextualisme ; et (2) la critique de Bergman de la JDI qui serait contextualiste selon lui.

Premièrement, pour bien comprendre le lien infinitisme-contextualisme, il faut retourner au lien entre les justifications doxastique et propositionnelle.

Comme nous l'avons mentionné précédemment, il est vrai que c'est la justification doxastique qui est importante pour la connaissance. Il ne faut toutefois pas négliger la justification propositionnelle qui est essentielle pour comprendre la première. En effet, un agent épistémique responsable cherche à justifier ses croyances d'une manière cohérente au modèle auquel il adhère. Par exemple, un fondationnaliste croit que la justification vient des croyances de base et est transférée dans une série de croyances. Donc, en justifiant une proposition, il cherchera à remonter cette série jusqu'à la croyance de base. Un infinitiste croit que la justification émerge d'une série de croyances infinie. Il sera justifié doxastiquement de croire que p , s'il a donné suffisamment de raisons pour satisfaire les exigences du contexte. Toutefois, même en ayant satisfait les demandes contextuelles, il doit toujours avoir une autre raison disponible. La régression épistémique continue, l'infinitiste est seulement justifié de cesser de donner des raisons pour le moment. Par contre, pour un contextualiste, lorsque les demandes contextuelles sont atteintes, la justification est complète pour ce contexte précis. Il n'a pas besoin d'avoir des raisons en réserve au cas où les exigences du contexte augmenteraient. De plus, si ces exigences augmentent, le contextualiste n'est pas obligé de poursuivre la même série de raisons (comme le ferait l'infinitiste), c'est-à-dire qu'il peut donner des raisons complètement différentes de celles qu'il avait données auparavant.

Nous croyons que cette différence est importante parce qu'elle permet à l'infinitisme d'éviter un type de critique souvent faite au contextualisme

intersubjectif (Feldman, 2010, pp. 20-21). On peut imaginer une situation, où deux personnes (A et B) croient que p exactement pour les mêmes raisons et où A sait que p , alors que B ne sait pas que p . L'infinisme n'engendre pas vraiment ce problème. Même si A et B croient que p pour la même raison, les raisons suivantes peuvent changer selon divers facteurs (p. ex. les besoins, connaissance sur le monde, etc.) et ne seront donc pas nécessairement les mêmes. Reprenons l'exemple que nous avons donné pour le contextualisme. A et B souhaitent acheter des biscuits sans arachides et ont la même raison de croire que les biscuits aux pépites de chocolat ne contiennent pas d'arachides : ce genre de biscuit n'en contient généralement pas. Par contre, en allant plus loin dans les raisons, on pourra observer une différence. Pour A, les deux prochaines raisons pourraient être : « parce que je n'en vois pas sur la représentation graphique du biscuit » et « parce qu'il n'y en a pas dans les ingrédients ». Pour B, qui est allergique aux arachides et qui sera plus sévère dans son choix, les raisons seraient probablement : « parce que je vois un sigle certifiant l'absence d'arachide » et « parce qu'il n'y a pas d'indication de trace d'arachide ». Ainsi, on obtient deux séries de raisons différentes.

3.1.3 Une critique de la JDI

Au début de ce chapitre, nous nous sommes questionnés sur le lien entre l'infinisme et le contextualisme, afin de savoir si la première théorie n'est qu'une variante de la seconde. Nous avons répondu par la négative ; il existe des différences importantes entre les deux théories. Toutefois, pour Michael

Bergman (2007) les choses sont différentes. Selon lui, l'infinisme échoue parce que la JDI n'est pas réellement infinitiste. Il s'agirait plutôt d'une forme de contextualisme intersubjectif²², une position qu'il compare à une sorte de fondationnalisme où les croyances de base ne seraient pas justifiées. Donc, puisque l'infinisme est similaire à cette position inadéquate, il est lui-même une théorie inadéquate.

Pour son analyse de la JDI, Bergman procède la manière suivante. Supposons que quelqu'un cherche à justifier la proposition p . Il possède plusieurs croyances, qui sont des raisons de croire que p : B_1 , basée sur B_2 , qui est basée sur B_3 , et ainsi de suite jusqu'à B_x , qui satisfait les exigences contextuelles. Selon Bergman (2007, p. 22), Klein doit accepter l'idée suivante :

K1 : « For a belief B to be doxastically justified, it must be based on some other belief. »

Mais, la dernière croyance donnée, B_x , ne serait pas justifiée, puisqu'il n'y en a pas d'autres qui la suit. Ensuite, si on considère :

K2 : « A belief can be doxastically justified by being based on some other belief only if that other belief is itself doxastically justified. »

Ici, c'est pire puisque B_x n'est pas justifiée et, conséquemment, aucune autre croyance ne l'est. Selon Bergman, Klein rencontre un dilemme : il doit accepter ou refuser K2. En refusant K2, il tombe dans les « fondations injustifiées ». En acceptant K2 et K1, l'infinisme devient impossible puisqu'il faut un nombre infini de croyances actuelles. Il faut bien noter qu'ici la solution au problème de

²² Bergman vise précisément la forme de contextualisme défendue par David Annis (1978).

la finitude de l'esprit ne fonctionne pas, puisque c'est la justification doxastique qui est visée. Donc, la position de Klein ne serait pas infinitiste, mais en plus elle permettrait à une croyance d'être justifiée par une croyance injustifiée.

Klein rejette effectivement K2, mais il est faux de croire que ce rejet entraîne les conséquences décrites par Bergman. L'infinitisme se distingue des « fondations injustifiées » pour trois raisons : (1) lorsqu'une croyance est remise en question par les demandes contextuelles, un agent épistémique responsable cherchera à trouver une raison pour l'appuyer ; (2) ce type de demandes contextuelles existe pour toutes les croyances ; (3) lorsqu'une croyance est remise en question, il doit y avoir une proposition disponible, qui n'a pas encore été utilisée comme raison et qui peut servir de raison à cette croyance. Dans le cas contraire, la justification doxastique de cette croyance est perdue (Klein, 2007a, p. 27).

L'infinitisme doit expliquer le changement de justification qui se produit lorsqu'on change de contexte. La solution de Klein consiste à ajouter une précision à sa conception de la justification doxastique en faisant une distinction entre la justification subjective et objective.

We can say that a belief is subjectively doxastically justified iff the belief is inferred from another belief that is a reason for it regardless of whether the reason is propositionally justified, and we can say that a belief is objectively doxastically justified only if the reason is propositionally justified. (Klein, 2007a, p. 29).

Au point (3), lorsque Klein dit que la justification est perdue, il fait référence à cette justification doxastique subjective. Autrement dit, le sujet aura donné des

raisons pour justifier sa croyance que p et, arrivé à un certain point, il est à court de raisons parce que la série s'arrête. Comme la série n'est pas infinie alors la croyance n'a pas de justification propositionnelle.

Il y a un problème majeur avec la distinction faite par Klein : pour avoir une justification doxastique objective, il faut être en mesure de savoir que le contenu propositionnel est justifié. Pour savoir cela, il faut être sûr que la série de raisons qui appuie la croyance est bien infinie, ce qui demande de connaître toutes les raisons de cette série. Évidemment, cela est impossible à cause de la finitude de l'esprit. Comme nous l'avons déjà mentionné, la JDI fonctionne seulement si on adopte une part de contextualisme. Pour expliquer le changement de justification qui se produit en changeant de contexte, l'infinisme peut faire l'économie de la distinction entre la justification subjective/objective simplement en reprenant la réponse contextualiste à l'argument sceptique basé sur la clôture épistémique. Par exemple, lorsqu'on se trouve dans un contexte normal, une certaine proposition demande un petit nombre de raisons pour être doxastiquement justifiée. Par contre, lorsqu'on se trouve dans un contexte plus exigeant, par exemple un cours d'épistémologie, il faut savoir que les thèses sceptiques sont fausses pour connaître la même proposition. L'infinisme n'a pas besoin d'expliquer comment la justification est perdue pour répondre à ce type de problème. Suivant la JDI, il faut satisfaire les exigences contextuelles. Donc, lorsque celles-ci augmentent, il faut donner davantage de raisons. Lorsqu'on arrive à un stade où ces exigences sont très élevées, comme dans le cas mentionné plus haut, on n'est tout simplement pas justifié si

on ne peut plus donner de raisons. Il faudrait avoir une raison de croire que les thèses sceptiques sont fausses. Si ce n'est pas le cas, il n'y a pas de justification.

3.2 L'argument de la régression épistémique

Dans les sections précédentes, nous avons décrit l'infinitisme et sa conception de la justification. Dans les sections qui suivent (3.2 à 3.4), nous allons nous pencher sur notre tâche principale, qui est de défendre l'infinitisme.

3.2.1 Retour au problème de la régression

L'argument de la régression a été formulé par Peter Klein (1999) dans la première défense de l'infinitisme²³. Ce faisant, il est, en quelque sorte, l'argument « classique » de l'infinitisme et aussi son principal argument. Cette défense de l'infinitisme est composée de deux parties. Dans la première partie, le but de Klein est de montrer que les solutions classiques au problème de la régression épistémique (le fondationnalisme et le cohérentisme) n'arrivent pas véritablement à régler ce problème. La seconde partie est consacrée à la défense de l'infinitisme. Klein montre qu'il y a deux principes qui doivent être respectés pour avoir une justification (propositionnelle) adéquate. Or, comme l'infinitisme découle de ces principes et qu'elle est la seule théorie qui peut les satisfaire, il faut donc adopter cette théorie.

²³ Voir également Klein (1998) pour les « balbutiements » de cet argument.

3.2.2 L'argument de l'ascension doxastique

La première partie de l'argument de Klein consiste à montrer que le fondationnalisme et le cohérentisme ne sont pas adéquats pour répondre au problème de la régression épistémique. L'argument déployé par Klein n'est pas vraiment nouveau, il s'agit d'un exemple de l'argument de l'ascension doxastique qui est un argument basé sur l'idée que ni le fondationnalisme ni le cohérentisme ne sont capables d'arrêter la régression. Dans *The Raft and the Pyramid*, Sosa (1980, p. 16) décrit très bien ce type d'argument :

A belief B is foundationally justified for S in virtue of having property F only if S is justified in believing (1) that most at least of his beliefs with property F are true, and (2) that B has property F. But this means that belief B is not foundational after all, and indeed that the very notion of (empirical) foundational belief is incoherent.

Pour Klein, la conséquence de ce type d'argument est que le fondationnaliste se retrouve piégé dans un trilemme :

- (1) Maintenir que les croyances de base ont de bonnes chances d'être vraies en vertu du fait qu'elles sont justifiées non inférentiellement.
- (2) Nier que les croyances de base ont de bonnes chances d'être vraies en vertu du fait qu'elles sont justifiées non inférentiellement.
- (3) Suspendre son jugement sur le fait que les croyances de base ont de bonnes chances d'être vraies en vertu du fait qu'elles sont justifiées non inférentiellement.

Évidemment, les options (2) et (3) ne sont pas intéressantes pour le fondationnaliste, puisqu'elles impliquent d'abandonner sa position. En l'absence d'une bonne raison de croire que les croyances de base sont vraies, la justification de p devient tout à fait arbitraire. La seule solution qui semble cohérente avec le fondationnalisme est d'adopter la position (1), celle qui est

décrite dans la citation de Sosa. Néanmoins, selon Klein, le fondationnaliste est encore piégé puisque la régression continue. Le résultat est qu'on quitte le problème de la régression pour tomber dans ce que Aikin (2009, p. 56) décrit comme le problème de la métarégression : « Call this the meta-regress problem - any time you propose a regress-ender, you do so on the basis of an argument, which needs due diligence. And that puts us back on the road to regress »²⁴. Il semble donc que le fondationnalisme ne permet pas de stopper la régression.

L'argument présenté jusqu'à maintenant vise le fondationnalisme, mais le cohérentisme n'échappe pas à ce problème puisqu'on peut l'analyser comme une forme de fondationnalisme. Le cohérentisme est donc confronté à un problème identique. La différence dans ce cas est simplement que la justification est fondée sur une propriété différente : le fait que le système de croyances soit cohérent. On considère la situation suivante : S croit que p sur la base que le système p, q, r, z possède la propriété d'être cohérent (C). À ce moment, on peut demander : qu'est-ce qui fait que les croyances qui possèdent C sont susceptibles d'être vraies ? Comme dans le cas du fondationnalisme, S a une bonne raison de croire que p , mais uniquement parce que la régression a continué. Par conséquent, il faut aussi exclure le cohérentisme comme solution au problème de la régression.

²⁴ Ce que Aikin souligne ici est, en réalité, une critique de Klein. Selon Aikin, le type de solution proposé par le fondationnalisme ne continue pas la même régression, mais en déclenche plutôt une nouvelle. Nous reviendrons en détail sur ce point dans la section 3.4.

3.2.3 Critique de l'argument de l'ascension doxastique

L'argument de l'ascension doxastique a l'avantage de la simplicité, mais comme on s'en doute, il ne va pas de soi. Même un autre infinitiste, Scott Aikin, n'est pas vraiment d'accord avec ce que Klein fait de cet argument. Nous verrons sa critique et sa réponse lorsque nous présenterons sa conception de l'infinitisme (section 3.4). Pour le moment, nous allons nous pencher sur une autre critique faite par John Turri (2009b). Ce dernier conteste l'idée qu'on peut écarter le fondationnalisme à l'aide de l'argument de l'ascension doxastique. Turri croit qu'il est possible de montrer que le fondationnalisme peut résoudre le problème de la régression épistémique. De plus, selon lui, les arguments donnés par Klein en faveur de l'infinitisme peuvent aussi défendre le fondationnalisme.

On se rappelle que l'infinitisme augmente la justification d'une croyance en considérant un certain nombre de raisons pour arriver à un degré de justification qui satisfasse les demandes contextuelles. Le point soulevé par Turri est que le fondationnaliste augmente la justification d'une proposition sensiblement de la même façon. En effet, avant d'arriver à la croyance, il considère $R_1, R_2, R_3, R_n...$ jusqu'à arriver à B. Chaque fois qu'il passe de R_n à R_{n+1} , la justification de la proposition augmente. Ainsi, il semble que Klein ait tort de dire que seul l'infinitisme permet d'augmenter la crédibilité d'une proposition non évidente.

À ce stade-ci, l'objection classique infinitiste serait de dire qu'étant donné que le fondationnaliste va terminer sa chaîne de justification à B et que

l'infinetiste va continuer, ce dernier serait davantage justifié, puisqu'il peut encore augmenter la crédibilité de la proposition qui est en doute. De plus, l'arrêt du fondationnaliste est arbitraire, car il ne continue pas sa régression en donnant une justification à pourquoi les croyances de base sont susceptibles d'être vraies. Turri a anticipé ce point et explique que le fondationnalisme, contrairement à ce qu'on peut croire, n'est pas incompatible avec une série de raisons infinie, comme celle utilisée par l'infinetisme. Dans ce cas, lorsque le sujet arrive à une croyance de base, il est suffisamment justifié, mais il pourrait continuer tout de même à donner des raisons. Turri (p. 163) illustre cela de la manière suivante²⁵ : François (le fondationnaliste) regarde sa montre, voit qu'il est 2:05 et forme la croyance qu'il est 2:05. Pour lui, ce type de croyance constitue une croyance de base. Un passant lui demande s'il est passé 2:00. François lui répond positivement, mais le passant lui demande pourquoi il croit qu'il est passé 2:00. Il répond alors qu'il croit cela parce qu'il est passé 2:04. Le passant lui demande pourquoi il croit cela. François répond alors qu'il croit cela parce qu'il est passé 2:04:30. Le dialogue peut continuer infiniment, mais François ne manquera jamais de réponses à donner : parce qu'il est passé 2:04:31...parce qu'il est passé 2:04:31:04, etc. Le fondationnalisme a donc lui aussi accès à une infinité de raisons, même si, au départ, sa première croyance, une croyance de base, était suffisante.

²⁵ Nous reprenons l'exemple de Turri en le paraphrasant et en le modifiant très légèrement.

Nous croyons que l'argument de Turri est intéressant, mais il omet un point important puisqu'il s'est surtout concentré sur la justification doxastique. Cependant, il ne faut pas oublier que la justification propositionnelle guide, en quelque sorte, la justification doxastique. Pour le fondationnalisme, une croyance est propositionnellement justifiée en recevant sa justification d'une croyance de base par une série de raisons plus ou moins longue. Cela a deux conséquences : (1) le fondationnaliste cherchera à terminer la régression en arrivant à cette croyance de base et (2) étant donné que celle-ci est la source de la justification, il s'arrêtera à cette croyance. Il est vrai qu'on peut imaginer une régression infinie qui incorporerait cette croyance, mais pour un fondationnaliste conséquent la justification n'augmentera pas davantage. Pour reprendre notre exemple, le fait que François possède la croyance qu'il est passé 2:04 n'ajoute aucune justification à sa croyance qu'il est 2:05. De plus, en s'arrêtant à la croyance de base, le point de Klein tient toujours : l'infinatiste peut augmenter la justification, et pas le fondationnaliste.

Cependant, le point important de Turri concernait le fait que le fondationnaliste peut aussi résoudre le problème de la régression épistémique, c'est-à-dire augmenter la crédibilité d'une proposition non certaine, de la même manière que l'infinatiste. Encore une fois, il faut considérer la justification propositionnelle. Pour le fondationnalisme, la justification est présente dans la croyance de base et est transférée dans les différentes croyances qui en découlent. Donc, Turri est dans l'erreur lorsqu'il dit que le fondationnaliste peut augmenter la crédibilité d'une proposition, comme le fait l'infinatiste. Pour le

premier, la justification n'est présente que si on arrive à la croyance de base. En fait, cela préfigure un problème soulevé par Jeremy Fantl qui est que le fondationnalisme traditionnel n'admet pas les degrés de justification²⁶. Tandis que, pour l'infinatiste, la justification augmente peu à peu pour chacune des raisons qu'il considère.

3.2.4 Les deux principes de la justification

Dans la première partie de son argument, Klein a montré que les autres théories de la justification ne peuvent pas résoudre le problème de la régression, car chaque propriété qui est proposée pour terminer la régression entraîne à son tour une nouvelle régression. Par conséquent, il semble naturel d'adopter la seule théorie qui se base sur des régressions infinies : l'infinatisme. Dans la seconde partie de l'argument, l'objectif de Klein est de renforcer cette idée en montrant que l'infinatisme est la théorie de la justification qui répond le mieux aux objectifs de la justification épistémique. Lorsqu'il faut justifier une proposition mise en doute, il y a deux défauts qu'un agent épistémique responsable veut éviter : l'arbitraire et la circularité. Donc, la justification épistémique doit respecter deux principes : (1) le principe d'évitement de

²⁶ Nous nous pencherons amplement sur ce problème dans la section 3.3.

l'arbitraire (PAA) et (2) le principe d'évitement de la circularité (PAC)²⁷. Ils s'énoncent ainsi (Klein, 2005a, p. 136)²⁸ :

PAA : « For all propositions, x, if x is warranted for a person, S, at t, then there is some reason r_1 , available to S for x at t ; and there is some reason, r_2 , available to S for r_1 at, etc... and there is no last reason in the series. »

PAC : « For all propositions, x, if x is warranted for a person, S, at t, then for all y, if y in the reason-ancestry of x for S at t, then x is not in the reason-ancestry of y for S at t.»

Il est intéressant de voir que le premier principe rappelle le trilemme d'Agrippa dans le sens où une conception « forte » de l'arbitraire, c'est-à-dire que n'importe quelle raison finale, terminant une régression, est vue comme une source d'arbitraire. La seule façon d'éviter cet arbitraire est d'avoir une série qui ne se termine pas, donc infinie, puisque la circularité est exclue par le PAC. De ce fait, la combinaison de ces deux principes implique l'existence de séries de raisons non répétitives et infinies. Si ces deux principes sont valables (ce que nous allons démontrer dans ce qui suit) alors il est facile de voir comment l'infinitisme en résulte. Également, notons que ces principes concernent la justification propositionnelle, mais, comme celle-ci guide la justification doxastique, cette dernière est aussi concernée.

Maintenant, il faut se pencher sur ces deux principes pour voir s'ils fonctionnent vraiment. Le PAC se comprend assez simplement et ne pose pas

²⁷ Ces termes traduisent, respectivement: *Principle of Avoiding Arbitrariness* (PAA) et *Principle of Avoiding Circularity* (PAC). Dans le texte, nous conservons les abréviations anglaises dans le but d'être cohérents avec la littérature sur l'infinitisme.

²⁸ Nous reproduisons la version la plus à jour de ces principes, mais leur formulation est sensiblement la même que dans l'argument d'origine (Klein, 1999, pp. 297-298).

trop de problèmes. Il sert à éviter des justifications circulaires comme celles qu'on aurait avec un cohérentisme linéaire, c'est-à-dire une forme de cohérentisme où la justification est transférée d'une proposition à l'autre.

Le second principe (PAA) demande davantage d'explications et soulève quelques difficultés. Ces problèmes sont bien traités dans le chapitre *Is Infitism the Solution to the Regress Problem ?* de l'ouvrage *Contemporary Debates in Epistemology* dans lequel Peter Klein et Carl Ginet se livrent à un échange sur l'infinitisme. L'intervention de Ginet se résume principalement à deux problèmes qu'il soulève : la question de la disponibilité des raisons et la question de la justification inférentielle.

Évidemment, pour que x soit une raison de croire p , x doit être disponible pour S à t et elle doit être une raison pour S à t . Dans le cas de l'infinitisme, cette question est particulièrement importante, parce qu'on a affaire à une infinité de raisons. Si on a une notion de disponibilité trop « forte », c'est-à-dire qui implique qu'on doive posséder une infinité de raisons en même temps, alors l'infinitisme ne pourra pas être défendu. Pour l'infinitiste, une raison peut être disponible sans avoir besoin d'être présente à l'esprit (*consciously entertained*), mais simplement d'être accessible à S au besoin. La notion de disponibilité proposée par l'infinitisme est assez large : « a proposition p is available to S just in case there is an epistemically credible way of S 's coming to believe that p given S 's current epistemic practices » (Klein, 2007b, p. 13). On peut illustrer cette disponibilité par un exemple : je crois que la capitale de la France est Paris. Après avoir donné suffisamment de raisons pour satisfaire les demandes

contextuelles, j'ai une autre raison disponible : je pourrais vérifier l'information dans l'encyclopédie qui se trouve sur mon bureau.

Cette notion de disponibilité est relativement simple, mais controversée. Comme le souligne Ginet (2005, pp. 145-147), la notion de disponibilité de Klein n'exige que des raisons potentielles, et non des croyances actuelles. Évidemment, cela rend service à l'infinisme puisque l'obligation de posséder des raisons actuelles implique l'obligation de posséder une infinité de croyances, ce qui est impossible. Toutefois, la simple potentialité n'est guère intéressante puisqu'il existe toujours au moins une raison potentielle pour chaque croyance possédée. Cela engendre le problème suivant : il peut y avoir des situations où une proposition pourrait être appuyée par une raison potentielle, et qu'il soit très improbable que cette raison soit une croyance. Ginet illustre ce point par l'exemple suivant : on considère un jeune enfant ayant suffisamment de bases en arithmétique pour croire que $2+3=5$. Dans ce cas, la proposition : « Le plus petit nombre premier pair additionné à la racine cubique de 27 est égal à la racine carrée de 25 » constitue pour lui une raison potentielle, puisqu'en la comprenant il ne peut pas la nier tout en continuant de croire $2+3=5$. Toutefois, il semble évident que cette proposition n'entre pas vraiment dans sa chaîne de justification pour $2+3=5$.

Selon Ginet, on doit donc renforcer cette notion de disponibilité de sorte qu'une raison disponible soit une croyance actuelle et non seulement une croyance potentielle. Évidemment, cela serait problématique pour l'infinisme parce qu'il faudrait posséder une infinité de croyances au même moment, ce

qui entre en contradiction avec la finitude de l'esprit humain. Heureusement pour l'infinitisme, la critique de Ginet ne fonctionne pas tout à fait. Il est vrai qu'il peut y avoir une raison potentielle pour toute proposition, mais ce n'est pas forcément une raison accessible. La notion de disponibilité avancée par Klein requiert l'accessibilité. Comme il le mentionne explicitement, S doit pouvoir arriver à cette croyance d'une manière « épistémiquement crédible ». Même si cette notion est assez large, elle demeure plus restrictive que la simple potentialité évoquée par Ginet. Dans son exemple, il mentionne que la proposition « le plus petit nombre premier pair additionné à la racine cubique de 27 est égal à la racine carrée de 25 » est une raison potentielle qui n'est vraisemblablement pas accessible pour le jeune élève. Dans ce cas, on peut répondre que cette proposition n'est pas une raison disponible pour le jeune élève parce qu'il ne peut arriver à formuler cette raison par lui-même.

Le second problème soulevé par Ginet tourne autour de la notion de justification inférentielle. Si on se base sur PAA et PAC, l'infinitisme semble impliquer que toute justification est inférentielle. Selon Ginet (2005), cela est problématique pour deux raisons. Dans un premier temps, il existe plusieurs exemples de justification non inférentielle et, dans un second temps, l'inférence ne permet pas de créer de la justification, mais seulement de la transférer d'une croyance à une autre. Tout d'abord, il donne un exemple de justification non inférentielle *a priori*. On considère la proposition suivante (2005, p. 141) :

A : « Anything that lasts exactly one hour lasts exactly sixty minutes »

Quelqu'un qui comprend A est justifié de croire cette proposition. Quelqu'un qui douterait de la vérité de A n'aurait tout simplement pas compris cette proposition. On considère deux autres propositions (p. 142) :

B : « Anything that lasts sixty minutes lasts longer than anything that lasts just fifty-five minutes »

C : « Anything that lasts one hour lasts longer than anything that lasts just fifty-five minutes »

La proposition B, qui est similaire à A, est elle aussi justifiée non inférentiellement. Quant à C, un sujet S serait justifié de croire cette proposition en vertu de sa compréhension de A et B. Il est donc possible d'avoir une croyance justifiée inférentiellement par d'autres croyances qui sont non inférentiellement justifiées.

Ensuite Ginet considère un exemple de justification non inférentielle *a posteriori*. L'exemple qu'il donne est le suivant (pp. 142-143) : voir un point bleu sur un mur blanc (dans des conditions normales). En l'absence de raisons de douter d'une quelconque tromperie ou d'un défaut de ses sens, on peut considérer que S est bien justifié de croire qu'il voit un point bleu sur un mur blanc.

Ici, Klein (2005c, pp. 150-151) répond de deux manières. Premièrement, il faut préciser que l'infinitisme ne nie pas que les croyances qui ne sont pas justifiées par l'inférence (p. ex. les croyances de base) possèdent un certain degré de justification. Le but de l'infinitisme est plutôt de montrer qu'une croyance de ce type serait encore mieux justifiée par une autre croyance, dans

ce cas-ci la croyance que les croyances de base ont de bonnes chances d'être vraies. Deuxièmement, en admettant ce premier point, la régression se poursuit. Dans ce cas, l'infinitisme est le meilleur choix puisque c'est la seule position qui permet de bien comprendre comment la justification augmente en poursuivant la régression.

Le second problème soulevé par Ginet concerne le fait que la justification inférentielle ne permet pas de créer de la justification, mais seulement de la transférer. Or, comme pour l'infinitisme toute justification est inférentielle, il faut conclure que l'infinitisme est faux. Ginet se base sur un point soulevé par Jonathan Dancy (1985, p. 55) ; la justification inférentielle n'est que conditionnelle, si A est inféré de B, alors la justification de A est conditionnelle à celle de B. Le problème est qu'en assimilant cette justification conditionnelle à une justification provisoire, l'infinitisme commettrait une confusion. En d'autres termes, le problème serait sous-estimé : la justification conditionnelle n'est pas suffisante s'il n'y a pas une « vraie » justification au bout.

Ici, Ginet a raison sur le fait que l'inférence ne peut pas créer de justification. Par contre, sa critique est problématique parce qu'elle ne vise que la JDI qui adhère à un modèle inférentiel, alors que la JPI adhère plutôt à un modèle émergent. En effet, il est bien important de comprendre que l'infinitisme, comme le cohérentisme, adhère à l'idée que la justification émerge d'une certaine structure, soit des séries infinies non répétitives de raisons.

3.2.5 Conclusion

Dans son argument, Peter Klein montre que les solutions concurrentes à l'infinitisme, soit le fondationnalisme et le cohérentisme, ne sont pas adéquates pour répondre au problème de la régression épistémique. En effet, on se rend compte que ces théories de la justification reposent sur une propriété fondationnelle. Cette propriété varie selon les différentes théories : le fait d'être une croyance de base (fondationnalisme), le fait d'être cohérent (cohérentisme), le fait d'avoir été formé par un processus fiable (fiabilisme), etc. Par contre, comme nous l'avons montré, toutes ces solutions entraînent une poursuite de la régression.

Dans un second temps, Klein montre que la justification épistémique doit respecter deux principes : éviter la circularité et éviter l'arbitraire. La circularité ne pose pas de problème puisque l'ensemble des théories de la justification l'évite. Par contre, l'infinitisme est la seule théorie qui échappe au problème de l'arbitraire. Pour toutes ces raisons, il s'agit de la meilleure solution au problème de la régression épistémique.

3.3 L'argument des caractéristiques de la justification

3.3.1 Les deux caractéristiques de la justification

L'argument des caractéristiques (*features*) de la justification a été introduit plus récemment par Jeremy Fantl (2003). Il est basé sur l'idée que la justification²⁹ épistémique possède deux caractéristiques : la complétude et les degrés. Selon Fantl, une bonne théorie de la justification doit être capable de rendre compte de ces deux caractéristiques, c'est-à-dire expliquer comment une croyance peut être complètement justifiée et comment elle peut posséder un certain degré de justification. Une théorie qui peut remplir ces deux conditions est donc supérieure à une autre qui ne peut expliquer que la complétude ou les degrés. Le but de Fantl est de montrer que l'infinitisme est la seule théorie de la justification qui rend correctement compte de ces deux dimensions. La structure de l'argument de Fantl se présente ainsi :

- (1) Une bonne théorie de la justification doit pouvoir rendre compte de deux choses : (a) une justification complète et (b) une justification par degré.
- (2) Le fondationnalisme traditionnel ne peut rendre compte de (b).
- (3) Le fondationnalisme métajustificatif ne peut rendre compte de (a).
- (4) L'infinitisme peut rendre compte de (a) et (b).
- (5) Donc, l'infinitisme est la meilleure théorie de la justification.

Fantl (p.539) oppose donc l'infinitisme au fondationnalisme. On remarque qu'il adhère à l'idée que le cohérentisme peut s'analyser comme une forme de fondationnalisme, dont il distingue deux types. Tout d'abord, le type

²⁹ Il faut noter que Fantl s'intéresse principalement à la justification propositionnelle. Donc, pour cette section, lorsque nous employons le terme « justification » sans précision, nous faisons référence à la forme propositionnelle.

« traditionnel », c'est-à-dire le fondationnalisme qui défend l'idée que la justification est basée sur une série non répétitive de raisons se terminant par une croyance de base. Fantl considère également un type de fondationnalisme « métajustificatif », pour lequel la justification est basée sur un ensemble non répétitif de raisons fondé sur une propriété métajustificative. Fantl reste assez vague sur ce qui constitue une propriété métajustificative, mais on peut dire que ce type de propriété est assez large : n'importe quelle caractéristique d'une raison fondationnelle qui fait que cette raison permet de stopper la régression (Fantl, 2003, p. 540). Comme nous l'avons mentionné plus haut, cette catégorie de fondationnalisme comprend le cohérentisme, mais on peut aussi y ranger d'autres théories, comme le fiabilisme. Dans le cas de ces deux théories, les propriétés métajustificatives qui leur sont associées sont la cohérence et la fiabilité du processus de formation de croyance. Pour ce qui est de l'infinisme, la conception de Fantl est sensiblement identique à celle défendue par Klein. On peut considérer qu'il adhère aux versions de la JPI et de la JDI, telles que nous les avons présentées.

Dans un premier temps, afin que l'argument puisse fonctionner, il faut montrer qu'il existe bien les deux caractéristiques de la justification évoquées par Fantl et expliquer les relations existant entre celles-ci. La notion de degré ne pose pas trop problème. La grande majorité des auteurs acceptent l'idée que la justification puisse être plus ou moins élevée. La notion de complétude est plus problématique. À première vue, cette notion semble englobée par celle des degrés de justification. En effet, une croyance complètement justifiée est

une croyance justifiée au plus haut degré possible. À première vue, il semblerait donc que ce n'est pas une caractéristique pertinente pour la justification. Or, pour Fantl, il est important de faire la distinction degré/complétude, car elle permet de bien cerner la différence entre les théories faillibilistes et infaillibilistes de la justification. Pour ces dernières, la justification complète est le degré qu'il faut atteindre pour qu'on puisse avoir une connaissance. Les théories faillibilistes sont moins exigeantes : une croyance peut être suffisamment justifiée pour constituer une connaissance sans pour autant être complètement justifiée (Fantl, 2003, pp. 537-538). Toutefois, dans son argument, Fantl a tendance à sous-estimer le problème soulevé par la complétude. Cela entraîne quelques difficultés sur lesquelles nous nous pencherons à mesure que nous traiterons de son argument.

3.3.2 Le cas du fondationnalisme traditionnel

Le fondationnalisme traditionnel peut aisément satisfaire l'exigence de la complétude. Une croyance p est complètement justifiée si et seulement si elle repose sur une série de raisons fondée sur une croyance de base (Fantl, 2003, p. 543). Par contre, cette force du fondationnalisme traditionnel, qui est d'offrir une justification complète et solide, pose un problème pour l'exigence du degré. Il semble que les croyances de base ne peuvent qu'être complètement justifiées. La seule façon d'admettre des degrés de justification serait que la croyance de base soit justifiée (non inférentiellement) à des degrés divers, mais il semble que cela contredit leur statut particulier. Fantl (pp. 543-544) tente

d'imaginer une façon dont le fondationnalisme pourrait satisfaire le critère du degré. On peut penser que certaines propositions concernant des états introspectifs (*introspective states*) peuvent être justifiées à différents degrés. Fantl donne l'exemple suivant : « ... the proposition that you are having a sense-impression of a speckled hen with more than 15 speckles might be self-justifying only to a degree »³⁰. Toutefois, dans ce type d'exemple, il s'agit d'une variation dans le degré de fiabilité de la formation de la croyance. Il s'agit donc d'une propriété métajustificative, inaccessible au fondationnalisme traditionnel.

Cependant, d'autres solutions ont été proposées par John Turri (2010b). La première est simplement d'adopter la théorie de la vérité de la logique floue (*fuzzy logic*), c'est-à-dire l'idée que la vérité vient par degrés. L'idée derrière cela est que si la croyance de base est vraie à 0,5, alors les autres croyances qui s'appuient sur cette croyance de base seront justifiées à un degré de 0,5. Si la croyance de base est vraie au plus haut degré, les croyances qui en découlent le seront aussi. De cette façon, le fondationnalisme traditionnel pourrait aisément satisfaire le critère du degré.

La solution proposée par Turri est problématique parce que l'adoption d'un modèle où la vérité vient en degré ne cadre pas bien avec le fondationnalisme. En effet, étant donné le statut particulier des croyances de base, il semble étonnant qu'elles puissent être « peu » vraies. Le fait que les

³⁰ Ici, on fait référence au célèbre exemple que Gilbert Ryle a suggéré à A.J. Ayer et que ce dernier a développé dans *The Foundations of Empirical Knowledge*. Voici l'exemple en question : imaginons qu'on se trouve devant une poule avec un grand nombre de tâches, mais dont on ne sait pas spontanément le nombre. Cette expérience de pensée montre le problème avec l'idée qu'on possède une appréhension directe de certaines expériences.

croyances de base sont non inférentiellement justifiées devrait être suffisant pour qu'elles possèdent une pleine vérité. Si ce n'est pas le cas, alors il semble que les croyances de base ne sont pas vraiment utiles pour stopper la régression.

Turri développe également une solution qui conserve une approche standard de la vérité. Cette autre solution serait de considérer le degré de conscience (*awareness*) du sujet envers la croyance de base. Turri explique que la vérité d'une telle croyance garantit qu'elle est adéquatement justifiée. Cependant, pour augmenter cette justification à un degré supérieur, il faut être conscient de la vérité de cette croyance. Étant donné que la « conscience de » (*awareness*) vient en degré, alors la justification vient aussi en degré. De sorte que la justification complète exige une parfaite conscience de la vérité de la croyance fondationnelle.

Cette seconde solution est également problématique puisque la conscience de la vérité de la croyance de base est une propriété métajustificative, donc, inaccessible au fondationnalisme traditionnel. En fait, on peut voir que cette solution le transforme en une sorte de cohérentisme. On peut aussi se demander comment cette conscience de la vérité augmente. La réponse probable est qu'elle augmente avec d'autres croyances, qui vont venir confirmer que la croyance de base est probablement vraie. En d'autres termes, cela revient à avoir d'autres croyances qui forment progressivement un ensemble cohérent avec la croyance de base. On dérive alors vers une sorte de cohérentisme.

3.3.3. Le cas du fondationnalisme métajustificatif

Pour le fondationnalisme métajustificatif, le problème n'est pas celui des degrés de justification, mais celui de la complétude. Tout d'abord, selon le cohérentisme, la croyance que p est justifiée si elle est cohérente avec le système de croyances dont elle fait partie. Plus le degré de cohérence augmente, plus la justification est élevée. De la même façon, pour le fiabilisme, la justification d'une croyance augmente selon le degré de fiabilité du processus qui a permis de former cette croyance. Ainsi, les théories métajustificatives expliquent très bien la justification par degré.

Pour ces théories, le problème survient lorsqu'on veut satisfaire le critère de la complétude. Pour avoir une justification complète avec ce type de théorie, il faudrait avoir une « série de raisons fondée sur une raison exemplifiant la propriété métajustificative au plus haut degré possible » (Fantl, 2003, p. 546). Le problème n'est pas qu'on ne trouve pas ce type de raison, mais plutôt que toute autre raison (exemplifiant cette propriété au plus haut degré possible) qui vient s'ajouter à cette série augmente indéniablement la justification de la proposition. Fantl croit que si on donne de l'importance à une certaine propriété métajustificative, alors toute raison qui exemplifie cette propriété ne peut qu'augmenter la justification. Même en ayant déjà une raison parfaitement fiable, si on en obtient une autre, alors on augmente la justification parce qu'on va attribuer un plus grand crédit. Ainsi, il semble que la justification n'est jamais tout à fait complète.

Nous croyons que Fantl fait une erreur sur ce point. Pour le fiabilisme, une seule raison parfaitement fiable suffit à justifier complètement une proposition. De plus, son argument présuppose qu'on adopte la conception traditionnelle internaliste de la justification. Le fiabilisme adopte plutôt une conception externaliste de la justification, c'est-à-dire que le sujet n'a pas nécessairement accès à ce qui justifie sa croyance. Donc, le sujet ne sera pas motivé à aller chercher une autre raison parfaitement fiable ; s'il est déjà justifié, il l'est complètement. Pour le cohérentisme, la justification complète semble aussi possible. Contrairement à ce que semble affirmer Fantl, le nombre de raisons ne fait pas augmenter la cohérence : un ensemble formé seulement de deux croyances pourrait être maximalelement cohérent.

Turri (2010b) propose une solution pour « sauver » le fondationnalisme métajustificatif, mais en acceptant la conclusion de Fantl (c.-à-d. que chaque raison exemplifiant la propriété métajustificative au plus haut degré possible fait augmenter la justification). Cette solution est d'adopter un modèle de la croyance à deux dimensions : le crédit que l'on accorde à la croyance (*credence*) et la fixation de cette croyance (*fixation*). La première dimension concerne la force avec laquelle on croit. Tandis que la seconde concerne la probabilité que la croyance change ou soit abandonnée. Évidemment, ces deux dimensions varient en degré ($[0,1]$). À l'aide de ce modèle, le fondationnalisme métajustificatif peut rendre compte d'une justification complète. Par exemple, lorsqu'une croyance est fiable à 100 %, le niveau de crédit est à son maximum [1]. Le problème soulevé par Fantl est que, chaque fois que s'ajoute une autre

croissance aussi fiable, la justification augmente forcément, rendant impossible une justification complète. Cependant, avec ce modèle, l'ajout d'autres raisons fiables fait monter progressivement le niveau de fixation. Ainsi, selon Turri (p. 9), une croyance est maximalement justifiée lorsque les degrés de crédit et de fixation pour cette croyance sont au maximum.

Le modèle proposé par Turri est assez intéressant, mais le problème, c'est qu'on peut se demander si c'est possible d'atteindre une fixation parfaite. Il semble plutôt s'agir d'un idéal à atteindre. En fait, il semble que cette solution revienne au problème de départ : toute raison qui exemplifie au maximum la propriété métajustificative et qui est parfaitement crédible fera toujours augmenter un peu plus la fixation. Toutefois, il faut reconnaître que cette solution fonctionne, car elle permet au fondationnalisme métajustificatif de rendre compte de la complétude, même si elle ne peut arriver à produire des croyances complètement justifiées. Toutefois, cette victoire n'en est pas vraiment une, puisque l'adoption du modèle proposé par Turri provoque la transformation du fondationnalisme en une forme d'infinitisme. En effet, ce qui peut être conclu de sa proposition, c'est que la justification complète serait possible en ayant une infinité de raisons.

3.2.4 Le cas de l'infinitisme

Dans les sections précédentes, nous avons examiné l'argument selon lequel les différents types de fondationnalisme ne peuvent pas rendre compte

des deux dimensions de la justification épistémique. Maintenant, il faut montrer que l'infinisme peut y arriver.

Premièrement, le fait que l'infinisme puisse expliquer la justification par degré est assez intuitif. En effet, puisque la série de raisons est infinie, il suffit alors de la remonter pour augmenter le degré de justification d'une croyance.

La caractéristique de la complétude est plus problématique pour l'infinisme. En effet, dès le départ, l'idée d'une justification doxastique complète semble contradictoire avec l'infinisme. Évidemment, ce critère est impossible à remplir pour l'infinisme si, pour reprendre les mots de Fantl, « on acquiert les raisons en les ajoutant séquentiellement » (p.558), puisque cela implique de devoir assimiler un nombre infini de raisons. De manière similaire à Klein, ce que propose Fantl (2003, p. 558) c'est une conception où la disponibilité d'une infinité de croyances suffit.

Toutefois, Fantl affirme que l'infinisme ne doit pas exiger la justification doxastique complète, mais dans certains cas, un haut degré de justification est suffisant³¹. Cette affirmation semble contredire son projet, qui est de montrer que cette théorie est la seule qui rend compte des degrés de justification et de sa complétude, mais l'idée est seulement d'avoir une théorie qui permet d'expliquer ces deux critères. Or, l'infinisme les explique très bien. Il s'agit donc de la théorie à privilégier.

³¹ Ici, Fantl cherche à se distinguer légèrement de Klein. Selon lui, ce dernier exige une justification complète pour la connaissance. Étant donné qu'il laisse tomber cette exigence, Fantl qualifie son infinisme de modeste. Toutefois, il semble que Fantl commet une petite erreur. Klein, comme nous l'avons dit, ne soutient pas cette exigence. Il affirme plutôt le contraire : la justification doxastique infinitiste n'est jamais complète.

3.2.5 Retour sur la notion de complétude

Précédemment, nous avons mentionné que, contrairement au critère du degré, qui est indéniable, le critère de la complétude ne fait pas l'unanimité. Fantl (2003, p. 561) est conscient de cette problématique, mais il n'y voit pas un problème pour l'infinitisme :

What if complete justification doesn't make sense ? Then, the completeness requirement will be illegitimate. But infinitism will still be preferable to foundationalism. If complete justification doesn't make sense, then for any degree of justification, there is a higher degree of justification.

Selon lui, l'infinitisme demeure la meilleure position malgré tout. Le critère du degré est valable, donc le fondationnalisme traditionnel est éliminé. Mais il y a un problème qui est sous-estimé par Fantl : l'infinitisme perd son avantage sur le fondationnalisme métajustificatif. Évidemment, cela ne détruit pas l'argument complètement. Si le critère de la complétude a du sens, l'argument tient. Dans le cas contraire, il faudrait être en mesure de trouver un autre argument qui permette de privilégier l'infinitisme.

3.4 Aikin : l'infinitisme impur

3.4.1 Introduction et typologie des théories de la justification

Dans cette partie, nous allons nous pencher sur l'infinitisme de Scott Aikin. L'intérêt de ses travaux est d'avoir développé et défendu une autre forme d'infinitisme qu'il décrit comme un infinitisme impur. Le fait qu'il s'agisse d'une position différente, et non d'un argument pour l'infinitisme, est intéressant, car

cela montre que l'infinitisme devient une théorie plus « vivante ». Également, Aikin nous donne, avec son *Epistemology and the Regress Problem*, la première monographie consacrée à une défense de l'infinitisme³².

Aikin introduit deux distinctions à propos des théories métaépistémiques. Il distingue les théories pures et impures ainsi que les théories fortes et faibles. Pour aider à conceptualiser ces distinctions, Aikin utilise un schéma qu'il nomme arbre de justification (arbre-J). Il s'agit simplement d'un arbre à deux branches pour illustrer les séries de raisons servant à justifier une proposition de départ (p).



Schéma d'un arbre-J (Aikin, 2011, p. 74)

Les distinctions apportées par Aikin (2008, pp. 176-177) se résument assez simplement. Les théories pures sont celles pour lesquelles il ne peut y avoir qu'une seule source de justification. Pour les théories impures, il y a une source principale de justification, mais il peut y en avoir d'autres. Ensuite, pour les théories fortes, chaque arbre-J doit avoir une branche dont la justification vient de la propriété pertinente. Finalement, pour les théories faibles, il n'est pas

³² N.B : Cela est un autre signe que l'infinitisme devient une position plus importante. À cela viendra s'ajouter une anthologie d'essais sur l'infinitisme édité par Peter Klein et John Turri, qui paraîtra chez Oxford University Press (en 2013).

nécessaire que tous les arbres-J possèdent une branche dont la justification vient de la propriété pertinente.

Ces deux distinctions peuvent être appliquées à n'importe quelle théorie de la justification et elles permettent alors de distinguer quatre variantes de cette théorie. Ainsi, une théorie peut être forte-pure, forte-impure, faible-pure et faible-impure. En réalité, il n'y a que trois types qui sont réellement possibles. La variante faible-pure est contradictoire puisqu'elle exige que toutes les branches se terminent par la propriété pertinente d'une certaine théorie, tout en reconnaissant que certaines branches peuvent être justifiées autrement.

Ainsi, lorsqu'on l'applique à l'infinitisme, on obtient trois sortes d'infinitisme. La définition de ces trois types d'infinitisme, que nous traduisons (Aikin, 2011, p. 75) :

Infinitisme fort et pur : toutes les branches des arbres-J sont infiniment étendues. Il n'y a pas de source de justification autre que les séries infinies d'inférences.

Infinitisme fort et impur : au moins une branche sur chacun des arbres-J doit être infiniment étendue. Il y a d'autres sources de justification, mais les séries infinies d'inférences sont nécessaires pour n'importe quel arbre-J.

Infinitisme faible et impur : les séries infinies d'inférences sont une source de justification, mais elles ne sont pas nécessaires pour tous les arbres-J.

La variante faible et impure de l'infinatisme, même si elle est théoriquement possible, est moins pertinente que les deux autres parce qu'elle est beaucoup trop ouverte. En effet, elle ne fait que dire qu'il est possible que certaines séries infinies de raisons produisent de la justification et que ces séries ne soient pas nécessaires pour tous les arbres-J, ce qui est trop faible. Le véritable débat se situe entre les deux variantes fortes de l'infinatisme.

Les deux positions infinitistes que nous avons présentées (celles de Peter Klein et de Jeremy Fantl) sont toutes les deux fortes et pures. On se rappelle que, selon Klein, la justification doit respecter deux principes (PAC et PAA). Leur adoption résulte en l'adoption de l'infinatisme. En d'autres termes, c'est la structure de la justification qui fait qu'on doit adopter l'infinatisme. Il s'agit clairement d'une position pure, puisque toutes les croyances justifiées doivent reposer sur des séries de raisons qui sont infinies, et d'une position forte puisque seules les séries infinies de raisons sont une source de justification. Pour Fantl, il existe deux critères de la justification (complétude et degré) que toute bonne théorie doit pouvoir expliquer. Or, comme l'infinatisme est la seule qui peut le faire, c'est la théorie qu'il faut adopter. Encore une fois, il s'agit d'une théorie pure et forte, parce que ces deux exigences sont satisfaites seulement si toutes les croyances justifiées reposent exclusivement sur des séries infinies de raisons.

3.4.2 L'infinetisme impur

Aikin se distingue parmi les infinitistes parce qu'il est le seul à adopter et défendre la variante forte-impure de l'infinetisme. Donc, il requiert des séries infinies de raisons, mais reconnaît qu'il y a d'autres sources de justification (voir section suivante). Son travail est double : d'une part, défendre l'infinetisme et d'autre part montrer que la variante qu'il défend est supérieure à l'infinetisme pur défendu par Klein et Fantl. Pour Aikin, cependant, les deux tâches sont liées puisque une bonne réponse infinitiste aux problèmes épistémologiques ne peut être offerte que par l'infinetisme impur. Nous expliquerons d'abord ce qu'il reproche aux arguments de Klein et de Fantl.

Tout d'abord, Aikin s'en prend à l'utilisation par Klein de l'argument de l'ascension doxastique contre le fondationnalisme. Rappelons cet argument très sommairement. On sait que le fondationnalisme s'appuie sur une croyance de base (B), qui possède la propriété d'être fondationnelle (F). En s'interrogeant sur le lien entre B et F, on se rend compte que F est une raison de croire que B, ce qui pose problème parce que B perd son statut de croyance de base. Si le fondationnaliste ne donne pas de réponse à ce problème, alors son choix d'arrêter la régression à B est arbitraire. Par contre, s'il offre une réponse, alors la régression se poursuit, ce qui signifie que le fondationnalisme ne permet pas de résoudre le problème de la régression. Toutefois, selon Aikin, cette seconde réponse ne fait pas poursuivre la régression. En fait, Klein confond la régression avec le fait d'être capable de justifier sa position. Par conséquent, les raisons données par le fondationnaliste ne poursuivent pas la régression,

mais forment une nouvelle série parallèle : « Klein is right that the meta-regress begins a new regress for justification, but it does not begin the original regress anew. » (Aikin, 2008, p. 180). On peut alors se demander si cela pose vraiment problème pour l'argument de Klein si Aikin a raison. Il semble que même si c'est une nouvelle régression qui démarre, ça ne change pas le coeur du problème. En effet, cela signifie que, chaque fois que le fondationnaliste utilise une croyance de base, une nouvelle régression démarre. Éventuellement, il y aura un autre arrêt et encore une nouvelle régression, *ad infinitum*. Si c'est le sort du fondationnalisme, l'argument de Klein tient : il vaut mieux adopter l'infinisme.

Ensuite, Aikin (2008, pp. 181-182) se penche sur l'argument de Fantl. On se rappelle que ce dernier développe son argument en montrant que : (1) le fondationnalisme traditionnel ne peut rendre compte des degrés de justification et (2) le fondationnalisme métajustificatif ne peut rendre compte de la justification complète. Par conséquent, le seul choix restant est d'adopter l'infinisme. Aikin croit que la première partie de l'argument n'est pas convaincante, parce qu'il existe des exemples de fondationnalisme traditionnel qui permettent les degrés. En exemple, il cite celui de C.I. Lewis qui développe, dans *An Analysis of Knowledge and Valuation* (1946), un fondationnalisme où la connaissance s'appuie sur des certitudes, mais où la structure est probabiliste, ce qui permet d'avoir une justification par degrés.

La seconde partie de l'argument est également problématique. Pour ce qui concerne le fondationnalisme métajustificatif, nous avons déjà abordé les problèmes liés au concept de justification complète. Tout d'abord, même si ce

critère n'est pas valide, Fantl croit que l'infinisme domine malgré tout, ce qui ne semble pas exact, car l'infinisme perd son avantage sur le fondationnalisme métajustificatif. L'autre point important concerne l'affirmation que fait Fantl : toute raison exemplifiant la propriété métajustificative au plus haut degré viendra augmenter le degré de justification, ce qui montre que la justification ne peut pas être complète. Nous avons déjà mentionné que cette affirmation est problématique, puisqu'il est assez plausible que cette forme de fondationnalisme permette d'obtenir une justification complète. Il y a encore un autre problème, qui est soulevé par Aikin. Selon ce dernier, la critique que Fantl fait au fondationnalisme métajustificatif révèle une confusion semblable à celle que Klein fait concernant l'argument de l'ascension doxastique. Dans le cas où on aurait, par exemple, une croyance formée par un processus parfaitement fiable, les raisons (exemplifiant cette propriété métajustificative au plus haut degré) qui s'ajoutent ne poursuivent pas la régression. Comme le dit Aikin : « they do not constitute reasons for the belief - they are abilities that make up S's knowing what she is doing when she holds the belief » (2008, p. 181). Tout cela signifie que l'infinisme perd, encore une fois, son avantage sur le fondationnalisme métajustificatif.

3.4.3 *Modus ponens reductio*

La justification de l'infinisme impur d'Aikin se trouve dans la réponse qu'il faut offrir à un problème important pour l'infinisme qu'Aikin nomme *modus ponens reductio* (MPR). Il s'agit d'un argument dont nous avons parlé

brièvement, qui écarte l'infinisme en montrant que, comme il est possible de justifier n'importe quelle proposition contingente à l'aide d'une série de propositions infinie, l'infinisme ne peut faire la différence entre les séries qui sont porteuses de vérité (*conductive of truth*) et celles qui ne le sont pas (Aikin, 2008, p. 183). Il s'agit d'un problème qui a été soulevé par un grand nombre d'auteurs³³, et ce avant même que l'infinisme soit développé, pour montrer l'impossibilité d'une justification basée sur des régressions infinies. Aikin formule le problème ainsi ³⁴ :

$B_1 : p$

$B_2 : q \ \& \ (q \text{ implique } p)$

$B_3 : r \ \& \ (r \text{ implique } (q \ \& \ (q \text{ implique } p)))$

$B_4 : \dots$

B_1 est justifié par B_2 , B_2 est justifié par B_3 et B_3 est justifié par B_4 et ainsi de suite. Si on nie p , ce qui est possible de faire sans modifier les relations entre les croyances de cette série, alors p et non- p sont tous les deux appuyés par une série infinie de raisons. Le problème c'est que l'infinisme n'a pas les outils pour distinguer quelle série permet de justifier et laquelle ne porte pas justification. Autrement dit, la justification infinitiste perd son lien avec la vérité.

Avant de passer à la réponse d'Aikin, voyons celle qu'offre Klein (2000, p. 206). Selon ce dernier, cet argument contre l'infinisme échoue puisque cette position est plus exigeante que ce que laisse penser ce type d'argument. En

³³ Un des défenseurs les plus récents étant John Post (1980, 1987).

³⁴ Nous reprenons la présentation du problème telle que donnée par Aikin (2008, p. 183).

effet, la simple existence d'une série infinie ne garantit pas la justification. En plus, il faut que les croyances de cette série soient disponibles et puissent servir de raisons adéquates aux autres croyances. Donc, seulement quelques séries infinies peuvent servir à justifier un certain nombre de propositions contingentes, mais pas toutes. Dans ce cas, si p est vrai, alors les raisons provenant de la série qui soutient p seront adéquates. Au contraire, quelqu'un qui voudrait justifier $\sim p$ ne trouverait pas de raisons adéquates.

Outre la difficulté reliée au fait de bien définir ce qui fait qu'une raison est adéquate (ce que Klein ne fait pas vraiment), il existe un problème plus sérieux. Pour Andrew Cling (2004, 2008) il est impossible d'imaginer que la propriété d'être adéquat (ou n'importe quelle propriété de ce type) puisse être compatible avec l'infinisme, puisque celle-ci demandera une autre croyance justifiée. Par conséquent, il se produit quelque chose de similaire à ce que Klein reproche au fondationnalisme et au cohérentisme, c'est-à-dire que cela ferait poursuivre la régression. Par exemple, si R_1 est une raison adéquate pour R_2 , on est en droit de se demander : pourquoi cette raison est adéquate ? À cela, on peut répondre : « parce que R_3 », mais, dans ce cas, l'infinisme est, ironiquement, pris dans un problème de régressions infinies et ne donne pas de réponse adéquate, ou alors, s'il y a une répétition, il devient circulaire. L'autre possibilité, c'est que l'infinisme s'arrête à R_3 , mais à ce moment il devient arbitraire et entre en contradiction avec le PAA.

On peut voir que la réponse de Klein sur ce problème n'est pas vraiment satisfaisante. Scott Aikin semble en accord avec cette conclusion. Pour lui,

l'impossibilité pour l'infinitisme pur de répondre au MPR montre que cette position doit être abandonnée au profit de l'infinitisme impur. Pour Aikin, ce problème est donc très important puisque c'est la base de son infinitisme impur. Jusqu'à maintenant, nous avons été assez évasifs sur cette position. Nécessairement, s'il est impur, c'est qu'il ajoute une autre source de justification en plus des séries infinies. La version d'Aikin se greffe à un fondationnalisme modeste. Voici le résumé qu'il donne de la conception qu'il développe (Aikin, 2008, p. 178) :

My strategy is to concede that “beliefs based on (some acceptable set of) non-doxastic states are innocent until proven guilty” (200)³⁵, and show how infinite chains must be supplemented by non-doxastic support. The non-doxastic support for these inferential chains counts as prima facie evidence that they are correct (as opposed to the arbitrary ones).

Le MPR fonctionne uniquement si toute la justification doxastique est inférentielle, ce qui est le cas de l'infinitisme pur. La solution proposée par Aikin est intéressante, car elle permet de résoudre simplement l'argument sans rejeter le « noyau » de l'infinitisme. En fait, il ne fait qu'ouvrir l'infinitisme à des propositions directement évidentes du type « Voici ma main » (appuyé par l'expérience de voir sa main). La dimension infinitiste demeure ; cette proposition serait encore plus justifiée, en considérant d'autres raisons.

³⁵ Ici, Aikin se cite lui-même. Pour la référence d'origine, voir Aikin (2005, p. 200).

4 Contre l'infinetisme

4.1 Pour le finitisme

Comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, les arguments contre l'infinetisme sont nombreux puisque cette position est perçue comme problématique et génératrice de scepticisme. Dans le chapitre trois, nous avons présenté les difficultés qui pouvaient se présenter à certains arguments en faveur de l'infinetisme. Dans ce chapitre, nous allons présenter une autre classe d'arguments, plus générale, qui s'oppose à l'infinetisme dans son ensemble. En fait, ces arguments ne sont pas toujours des attaques contre l'infinetisme, mais ils sont aussi des arguments en faveur de ce qu'on pourrait appeler le finitisme. Scott Aikin (2011, p. 52) a construit une taxonomie de ces arguments, que nous reproduisons ici ³⁶ :

³⁶ N. B. Les chiffres entre parenthèses réfèrent à l'ordre de présentation des arguments. Nous avons choisi de les présenter en ordre chronologique. La raison est qu'il nous semble intéressant de distinguer les arguments antiques, qui s'attaquent aux régressions infinies, des arguments modernes, développés après l'émergence de l'infinetisme et qui s'attaquent précisément à cette position.

Finitisme			
Conceptuel		Devoir-implique-pouvoir (<i>ough-implies-can</i>)	
Incomplétude (ne poursuit rien)	Arbitraire (ne distingue pas le vrai du faux)	Incapacités quantitatives	Incapacités qualitatives
Absence de point de départ (Sextus Empiricus) (2)	Modus ponens reductio (MPR) (Post et al.) (revoir section 3.4.3)	Finitude de l'esprit(argument classique) (1)	Finitude de l'esprit (arguments de Audi et de Podlaskowski & Smith) (1)
Argument « structurel » (Gillett) (3)	Argument « de la chance épistémique » (Turri) (4)		

Les arguments conceptuels soutiennent qu'il y a une incompatibilité entre l'idée que la finalité de la justification épistémique est d'indiquer la vérité et l'idée qu'elle pourrait provenir d'une régression infinie. Il y a deux raisons invoquées pour cela : soit parce que la régression infinie ne mène à rien ou parce qu'en basant sa justification sur ce type de régression, l'infinisme ne peut pas distinguer le vrai du faux, ce qui mène à l'arbitraire. Quant aux arguments de type « ought-implies-can », ils se comprennent assez facilement : x est une obligation pour S seulement si x peut être réalisé par S . On peut aussi diviser ces arguments en deux types. Le type quantitatif est celui qui vient le plus spontanément à l'esprit ; c'est l'argument de la finitude de l'esprit classique : un esprit fini ne peut pas avoir une infinité de raisons. Quant au type qualitatif, il joue sur l'idée qu'il existe des raisons trop complexes pour l'esprit et

sur le fait qu'on rencontre nécessairement ce type de raisons lorsqu'on s'appuie sur une régression infinie.

4.2 L'argument de la finitude de l'esprit humain

4.2.1 L'argument classique

L'argument le plus évident et le plus spontané contre l'infinitisme est celui de la finitude de l'esprit humain. Déjà chez Aristote (*Seconds analytiques*, 72b8-15 ; voir section 2.1), on trouve cet argument pour rejeter l'infinitisme, lorsque ce dernier écrit qu'il est impossible de traverser l'infini. Plus récemment, John Williams a défendu cet argument, en le présentant de manière plus moderne (1981, p. 85):

The regress in justification for S's belief that p would certainly entail that he holds an infinite number of beliefs. This is psychologically, if not logically, impossible. If a man can believe an infinite number of things, then there seems no reason why he cannot know an infinite number of things. Both possibilities contradict the common intuition that the human mind is finite. Only God could entertain an infinite number of beliefs. But surely God is not the only justified believer.

On peut résumer l'argument ainsi :

- (1) L'esprit humain est fini.
- (2) L'infinitisme requiert un esprit infini (parce qu'il faut considérer des chaînes infinies de raisons).
- (3) Donc, l'infinitisme est faux.

Comme on peut le voir, l'argument est valide, mais il est assez limité puisqu'il ne vise qu'une conception « naïve » de l'infinitisme. Dans la réalité, les infinitistes acceptent (1), mais rejettent (2) : l'infinitisme ne requiert pas un esprit

infini. Comme nous l'avons déjà souligné, la solution se trouve dans le fait qu'il faut distinguer deux types de justification : la justification propositionnelle et la justification doxastique. La première est la justification de la proposition. Tandis que la seconde est la justification de la croyance, c'est-à-dire le fait pour S de croire que p pour de bonnes raisons. Il faut bien comprendre que seule la justification propositionnelle nécessite une infinité de raisons simultanées. La justification doxastique demande seulement qu'il y ait toujours une autre raison disponible pour appuyer la dernière raison invoquée. En d'autres termes, on s'arrête à un point où la justification est suffisante, ce degré variant selon le contexte.

4.2.2 Finitude de l'esprit et normativité

Dans la typologie des arguments contre l'infinisme, nous avons distingué deux variantes de l'argument de la finitude de l'esprit : celle qui est basée sur des limites quantitatives et celle basée sur des limites qualitatives. L'argument qui vient d'être présenté appartient au premier type et celui qui suit appartient au second type. Adam Podlaskowski et Joshua Smith (2009) développent une autre variante de l'argument de la finitude de l'esprit. Leur argument n'est pas radicalement différent des variantes précédentes, mais il s'agit plutôt d'une version « renforcée », développée pour deux raisons. Tout d'abord, pour être en mesure de répondre à la solution de Klein (c.-à-d. l'idée que pour la justification doxastique infinitiste les croyances doivent seulement être disponibles). En plus, Podlaskowski & Smith souhaitent montrer que

l'échec de l'infinisme à résoudre ce nouveau problème de finitude de l'esprit révèle une autre faille : l'infinisme ne peut pas rendre compte de la dimension normative de la justification épistémique.

En ce qui concerne la finitude de l'esprit, Podlaskowski & Smith acceptent la réponse de Klein, mais, pour eux, cette solution engendre un autre problème tout aussi critique. En effet, la solution de Klein repose sur des dispositions à former des croyances, qui sont en nombre infini, puisqu'il faut, pour chacune des raisons d'une série, être en mesure d'en fournir une autre. Donc, ces dispositions se heurtent aussi au problème de la finitude de l'esprit. Comme Podlaskowski & Smith le disent (pp. 7-8) :

For many such epistemic transactions ultimately outstrip S's finite capabilities. It is not just that S does not have the opportunity to manifest second-order dispositions past some distant place in the chain of reasons. Most links in an infinite chain of reasons could not be cited within the course of S's lifetime. [...] S does not possess any dispositions to act beyond her lifetime. And there are plenty of cases, at the borders of one's finite capabilities, where one possesses the wrong dispositions.

Donc, il y a deux problèmes majeurs : le fait de ne pas pouvoir avoir des dispositions qui dépassent notre temps de vie et le fait qu'en donnant une infinité de raisons, des erreurs peuvent survenir. Turri (2012) offre une réponse à ces deux problèmes. Tout d'abord, il est évident qu'on ne peut pas agir en dehors de sa durée de vie, mais, malgré cela, il est possible d'être disposé à accomplir une action dans une certaine condition, même si cette condition ne survient pas de notre vivant. Un point qui est aisément illustré par l'exemple

suisant (p. 3) : « ...suppose that a cure for AIDS will not, in fact, be found until after I die. Despite that, I'm still disposed to cheer if a cure for AIDS is found ».

Deuxièmement, Turri (p. 4) se penche sur l'aspect de l'erreur. Selon Podlaskowski & Smith, si on remonte une série infinie, il va arriver un moment où on ne possédera pas les bonnes dispositions et on commettra une erreur en donnant la prochaine raison. En réalité, il semble que même s'il peut y avoir une erreur, cela n'indique pas que nous ne possédons pas les bonnes dispositions. On peut être disposé à faire A dans des conditions C, à faire B dans C, mais pas A et B dans C. Par exemple, je décide d'acheter un cornet de crème glacée. Comme j'aime la vanille et le chocolat, je peux être disposé à choisir la crème glacée à la vanille ou être disposé à choisir celle au chocolat. Au moment de mon achat, si je décide de choisir la vanille plutôt que le chocolat, cela n'indique pas un manque de disposition à choisir cette dernière saveur. Dans le cas des séries infinies, si on donne éventuellement une mauvaise raison, cela n'indique pas un manque de disposition à donner la bonne raison. Cela demeure une erreur, mais elle n'est pas liée au fait que les croyances s'appuient sur des séries infinies et elle n'est pas causée par la finitude de l'esprit.

En ce qui concerne la question de la normativité, l'idée de Podlaskowski & Smith est que si leur argument de la finitude de l'esprit est correct et qu'on accepte le principe « ought-implies-can », alors l'infinisme implique que nos croyances sont à l'abri du blâme (*blameless*). L'objection est assez simple ; si les demandes de la justification infinitiste dépassent nos capacités, alors on ne

peut pas être tenu responsable pour nos croyances. Or, certaines de nos croyances ne sont pas à l'abri du blâme ; l'infinisme serait alors faux.

Dans cet argument, on peut accepter la prémisse selon laquelle nos croyances ne peuvent pas être à l'abri du blâme, puisqu'il est très largement accepté que la justification épistémique possède une dimension normative. Sans aller jusqu'à défendre l'idée que l'on contrôle complètement nos croyances, on reconnaît au moins qu'on possède une responsabilité minimale envers celles-ci. Également, il faut accepter la prémisse selon laquelle le principe « ought-implies-can » est vrai, puisqu'il semble absurde d'exiger quelque chose de quelqu'un sans supposer que cette personne ne soit capable de réaliser l'action attendue

Par contre, l'argument de Podlaskowski & Smith échoue, puisque leur argument de la finitude de l'esprit ne fonctionne pas, comme nous l'avons montré précédemment. De plus, contrairement à ce qu'ils pensent, il semble qu'il y a bien une dimension normative dans l'infinisme. En effet, comme nous l'avons expliqué, cette position dépend d'une forme de contextualisme. Cela implique que, chaque fois qu'on cherche à justifier une proposition douteuse, il faut aussi évaluer les demandes contextuelles afin de déterminer le degré de justification nécessaire. Ce degré peut être adéquat ou non, laissant la porte à une possibilité d'erreur. Ainsi, on pourrait être blâmé pour une croyance dont le degré de justification serait insuffisant. Donc, on peut affirmer que l'infinisme conserve une certaine dimension normative.

4.3 L'argument de l'absence de point de départ

En présentant le problème de la régression épistémique (section 2), nous avons mentionné que Sextus Empiricus soulevait un argument contre l'infinitisme. Rappelons-le brièvement. Dans ses *Esquisses pyrrhoniennes*, il explique qu'une suite infinie de raisons ne peut pas être utilisée pour justifier une connaissance puisqu'il n'y a « rien à partir de quoi nous pourrions établir quelque chose » (I, 15, 166). Ainsi, lorsqu'on doit produire une justification, il n'y a pas de point où on peut commencer cette justification. Pour cette raison, l'infinitisme échoue.

En réalité, l'infinitisme n'est pas menacé par cet argument puisque sa conception de la justification est, en quelque sorte, inversée. Pour l'infinitisme, lorsqu'on doute d'une certaine proposition, on cherche à la justifier à l'aide d'une suite, plus ou moins longue selon le contexte, de raisons. Ainsi, on ne se rapproche pas d'une croyance de base, comme c'est le cas pour le fondationnalisme, qui servirait de point de départ, mais on s'éloigne progressivement de la proposition qu'on cherche à justifier. L'infinitisme fait en sorte que, plus on s'éloigne, plus le degré de justification est élevé, et il est possible de continuer tant que c'est nécessaire (Klein, 2005a, pp. 137-138). Pour l'infinitisme, le point de départ de la justification est le doute.

4.4 L'objection structurelle

Carl Gillett (2003) soulève une objection à l'infinetisme selon laquelle cette position échouerait parce qu'elle ne peut répondre à une « difficulté métaphysique concernant un certain type de régression » (p. 709). Pour illustrer ce problème, il commence par transposer les deux principes décrits par Klein (PAA et PAC) dans une forme plus générale (2003, p. 712) :

(IV1) For all entities, an entity x has a property H only in virtue of, amongst other possible necessary conditions, some entity y having the property H ; and y is H only in virtue of some entity z being H ; etc.

(IV2) For all entities, if entity x has the property H only in virtue of, amongst other possible necessary conditions, some entity y having the property H , then y does not have H in virtue of x being H .

Pour Gillett, la combinaison de (IV1) et (IV2) entraîne l'apparition de régressions « en vertu de » (« in virtue of » ou régression IV). Selon lui, ces régressions sont problématiques puisqu'on peut se demander comment les membres d'une régression IV en viennent à posséder leur propriété dépendante (H). En termes épistémiques, le problème est de savoir comment une proposition peut devenir une raison de croire la proposition suivante. À partir de principes IV1 et IV2, il est impossible d'ajouter une raison à une régression et que celle-ci soit justifiée et puisse justifier une autre raison.

Pour l'infinetisme le problème serait insoluble, à moins de lire PAA et PAC d'une manière différente. Dans ce cas, on pourrait considérer que les séries infinies de raisons ne sont que des marqueurs de justification plutôt que des déterminants. Gillett distingue les notions de marqueurs et de déterminants de

la manière suivante : « B est un marqueur de A s'il est vrai que "A seulement si B", mais qu'il est faux que "A en vertu de B". Tandis que « B est un déterminant de A s'il est vrai que "A seulement si B" et s'il est aussi vrai que "A en vertu de B" » (p. 715). Si on adopte cette idée, cela donnerait alors une forme d'infinitisme que Gillett qualifie de modeste, mais qui n'est pas intéressante puisqu'elle est compatible avec les autres théories de la justification. En fait, ce qu'il évoque s'apparente à la forme impure-faible de l'infinitisme décrite par Aikin. Cette forme d'infinitisme ne fait qu'affirmer que, dans certains arbres de justification, une série infinie de raisons peut justifier. Évidemment, ce n'est pas une version de l'infinitisme qui est défendue.

Toutefois, l'infinitisme n'a pas besoin de se réduire à cette forme limitée. En effet, les régressions infinies qui sont au coeur de l'infinitisme ne sont pas touchées par l'objection structurelle. Pour Peter Klein (2003, pp. 720-721), PAA et PAC ne sont pas des instances de IV1 et IV2. Pour démontrer cela, il imagine un exemple dans lequel il invente un jeu, le « jigsawscotch », une combinaison de casse-tête (*jigsaw puzzle*) et de marelle (*hopscotch*). Le jeu se déroule ainsi : il y a une pile de pièces de casse-tête et une pièce déjà posée au sol. On prend une pièce de la pile et on l'emboîte à la pièce qui est posée. Ensuite, on peut prendre une autre pièce de la pile et faire de même. On gagne en ayant une pile infinie et en étant capable d'adéquatement emboîter une nouvelle pièce à celles déjà posées. Le jeu peut donc se résumer à ce principe (p. 721) :

G1 : « S wins the game of jigsawscotch starting with p, only if there is some piece, p1, usable by S that fits p, and there is some piece, p2, usable by S that fits p1, etc. »

Évidemment, ce jeu est une métaphore de la justification ; les pièces sont les propositions et, gagner le jeu, c'est être justifié de croire p et il est facile de voir comment G1 engendre une régression infinie similaire à celle qui est utilisée par l'infinitisme. Le but de Klein est de montrer que G1 n'est pas une régression IV. Dans le jeu, S ne gagne pas en commençant avec p_x en vertu de p_{x+1} , mais il gagne en vertu des conditions de G1. Si on applique l'exemple en retournant à l'épistémologie : « ... a proposition is justified for S in virtue of being a member of a set of propositions each member having the required properties specified in PAA et PAC » (Klein, 2003, p. 723).

4.5 L'infinitisme et la chance épistémique

Dans son célèbre article *Is Justified True Belief Knowledge?* (1963), Edmund Gettier a démontré qu'il existe des cas où une croyance vraie et justifiée ne constitue pas une connaissance. Essentiellement, ce sont des situations où un sujet possède une croyance justifiée qui est vraie par un coup de chance. Une bonne théorie de la justification doit évidemment prévenir le fait que l'on puisse avoir une connaissance uniquement par la chance. John Turri (2009a) soulève une objection intéressante contre l'infinitisme concernant ce point. Dans ce cas, c'est plutôt l'inverse, la justification doxastique infinitiste (JDI) pourrait permettre à une croyance vraie d'être justifiée par chance.

Pour bien comprendre la raison de ce problème, il est utile de rappeler brièvement les conditions de la JPI et la JDI. Pour la première, la croyance que p est justifiée si elle est appuyée par une série infinie et non répétitive de raisons. Tandis que pour la JDI, la croyance que p est justifiée pour S si celui-ci a donné suffisamment de raisons de cette série pour satisfaire les demandes contextuelles. Pour être justifiée doxastiquement, il ne suffit pas de donner n'importe quelles raisons, mais il faut donner les raisons de la série qui justifient le contenu propositionnel de la croyance. Par conséquent, pour que la JDI soit valable, l'infinisme doit pouvoir garantir que lorsqu'on justifie une croyance, on se trouve sur la bonne série. Le problème est que, pour en être sûr, il faudrait avoir donné toutes les raisons, ce qui est évidemment impossible.

Le problème soulevé par Turri devient plus clair à l'aide d'un exemple³⁷: considérons que S sait que p et p est propositionnellement justifié pour S par une série (Z) de raisons infinie et non répétitive. S est également doxastiquement justifié de croire p . Pour satisfaire les demandes contextuelles et recevoir cette justification, S doit fournir trois raisons : R_1 , R_2 et R_3 . Le problème est qu'à chaque point d'une série infinie, il y a toujours d'autres séries infinies qui débutent à ce point ou le croisent, donc il y a une infinité de séries infinies. Par conséquent, on peut facilement imaginer qu'en plus de Z, il y a d'autres séries qui commencent par les mêmes raisons (R_1 , R_2 , R_3), mais qui sont différentes dans leur suite. Ici, il y a une question de chance épistémique ; on ne veut pas se retrouver dans la bonne série seulement par hasard, car

³⁷ Ici, nous reprenons les exemples de Turri (2009a).

dans ce cas la justification doxastique serait nulle. Pour préserver la JDI, l'infinatiste doit donc être en mesure d'expliquer comment S se trouve dans la bonne série.

Dans le reste de son article, Turri considère plusieurs solutions à cette difficulté. La première est de travailler avec les contrefactuels. Il y a deux manières de le faire. La solution la plus directe est de dire que « S se trouve sur la série Z (plutôt que sur A) parce qu'en voulant justifier R_3 , il donnerait la raison R_{4Z} plutôt que R_{4A} » (p. 212). Par contre, cette solution n'est pas vraiment viable parce qu'on peut imaginer une autre voie erronée comme A^* ayant les raisons suivantes : $R_1, R_2, R_3, R_{4Z}, R_{5A}...$

Toutefois, il y a une seconde manière de procéder en utilisant une forme plus générale. Si S arrivait à R_{nZ} et qu'il cherchait à justifier cette raison, alors il donnerait R_{nZ+1} . Encore une fois, il y a une difficulté. Étant donné que le nombre de propositions est infini, il va toujours y avoir une possibilité que S arrête de donner des raisons à un stade plus ou moins avancé. Pour être doxastiquement justifié, S n'a certes pas besoin de donner toutes ces raisons, mais il ne saura jamais s'il n'est pas engagé dans la mauvaise voie.

Une solution différente serait de considérer la possibilité d'être sur des voies multiples. Ainsi, en donnant les raisons R_1, R_2 et R_3 , S se trouve sur plusieurs voies simultanément. De cette façon, il serait doxastiquement justifié de croire p . Mais ce n'est pas vraiment une solution satisfaisante. On sait qu'il demeure une possibilité d'erreur et cette justification « provisoire » n'est pas

suffisante. Selon Turri, cela ouvre la porte au fait d'être justifié simplement par la chance (pp. 214-215).

Finalement, Turri développe une solution qu'il considère comme satisfaisante. L'idée de base est de considérer les dispositions cognitives du sujet. Ainsi, S est doxastiquement justifié de croire p en vertu du fait que sa production des raisons R_1 , R_2 et R_3 manifeste ses dispositions cognitives pertinentes. Par contre, l'infinitiste doit trouver quelles sont ces dispositions. Turri laisse cette question ouverte parce que les options sont nombreuses et que l'infinitisme n'est pas limité à une seule de ces options.(pp. 216-217)

5. Conclusion

Traditionnellement, les régressions infinies ont toujours été perçues comme une source de scepticisme. L'idée de renverser cette situation et d'utiliser les régressions infinies comme source de justification a amené une des positions les plus intéressantes en épistémologie : l'infinisme. Dans le cadre de notre mémoire, nous avons démontré que l'infinisme est, au minimum, une position défendable qu'il faut considérer au même titre que le fondationnalisme, le cohérentisme, le contextualisme et le fiabilisme, les autres solutions proposées à ce problème. Plus encore, nous avons montré que l'infinisme est la solution la plus adéquate au problème de la régression.

Ce qui permet à l'infinisme d'être une « véritable » théorie de la justification, c'est le fait de s'être détaché de la théorie originale de Klein pour se décliner en de multiples variantes chez d'autres philosophes. Nous avons montré que théoriquement il y en avait quatre, mais seulement trois d'entre elles sont pertinentes. Parmi celles-ci deux variantes sont défendues : l'infinisme pur et impur. Les premiers arguments en faveur de l'infinisme ont défendu des conceptions pures. La raison en est qu'ils s'attaquent directement au problème de la régression et il est plus aisé de le faire avec une conception pure. Si on observe bien, c'est la même chose pour les autres théories. : les versions « classiques » du fondationnalisme et du cohérentisme sont toujours leurs variantes pures.

L'intérêt de l'argument de Peter Klein est surtout d'avoir rendu l'infinisme vraisemblable. Son argument est assez simple : toute théorie qui propose une propriété pour stopper la régression entraîne par le fait même la poursuite de la régression. Ensuite, si on respecte les deux principes de la bonne justification, éviter l'arbitraire et la circularité, on est naturellement conduit à adopter l'infinisme. Cependant, le problème majeur de cet argument est que Klein est trop exigeant sur la question de la régression. La régression qui continue dans le cas du fondationnalisme et du cohérentisme n'est pas véritablement la poursuite de la régression, mais plutôt une nouvelle régression pour expliquer cette position.

L'argument de Jeremy Fantl se situe dans la même ligne que la position de Klein. Sa thèse est qu'il y a deux caractéristiques à la justification, ce qui entraîne deux exigences : la justification doit rendre compte des degrés et de la complétude. L'argument est intéressant dans sa première partie et il permet de montrer la supériorité de l'infinisme sur le fondationnalisme traditionnel. Cependant, l'argument rencontre deux importants problèmes en ce qui concerne la question de la complétude. Premièrement, il est possible que la complétude ne soit pas un critère pertinent, alors l'infinisme n'est pas préférable aux autres théories. Deuxièmement, il est assez facile d'imaginer des exemples de fondationnalisme métajustificatif qui permettent une justification complète. Finalement, les deux arguments n'offrent pas de réponse adéquate au *modus ponens reductio*. Comme nous l'avons vu, cette lacune ne

signifie pas la fin de l'infinitisme puisque l'infinitisme impur d'Aikin permet de résoudre ce problème, en se greffant à un fondationnalisme modeste.

Nous avons également considéré des critiques générales contre l'infinitisme qui sont principalement dues à sa dimension infinie : la finitude de l'esprit humain, le fait qu'il n'y a pas de point de départ, le problème concernant la structure des régressions infinies et la question d'une chance épistémique. Après avoir résolu ces différentes critiques et avec l'ajout d'un fondationnalisme modeste, on peut conclure que l'infinitisme (impur) est une théorie de la justification assez près du sens commun. Même si nos croyances sont appuyées par une infinité d'autres croyances, nous n'avons pas besoin de les avoir simultanément. L'infinitisme est une théorie de la justification très flexible qui décrit bien la justification qui se produit dans les situations réelles.

Bibliographie

- Aikin, S. F. (2005). Who is afraid of epistemology's regress problem? *Philosophical Studies*, 126(2), 191-217.
- Aikin, S. F. (2008). Meta-epistemology and the varieties of epistemic infinitism. *Synthese*, 163(2).
- Aikin, S. F. (2009). Don't fear the regress: Cognitive values and epistemic infinitism. *Think*, 8(23), 55-61.
- Aikin, S. F. (2011). *Epistemology and the Regress Problem*. London: Routledge.
- Annis, D. B. (1978). A Contextualist Theory of Epistemic Justification. *American Philosophical Quarterly*, 15(3), 213-219.
- Bergmann, M. (2007). Is Klein an infinitist about doxastic justification? *Philosophical Studies*, 134(1), 19-24. doi: 10.1007/s11098-006-9016-5
- Black, O. (1988). Infinite Regresses of Justification. *International Philosophical Quarterly*, 28, 421-437.
- Cling, A. D. (2004). The trouble with infinitism. *Synthese*, 138(1).
- Cling, A. D. (2008). The epistemic regress problem. *Philosophical Studies*, 140(3).
- Dancy, J. (1985). *Introduction to Contemporary Epistemology*. Oxford: Blackwell.
- Fantl, J. (2003). Modest Infinitism. *Canadian Journal of Philosophy*, 33(4), 537-562.
- Feldman, R. (2010). Contextualism. In J. Dancy, E. Sosa & M. Steup (Eds.), *A Companion to Epistemology*. Malden: Wiley-Blackwell.
- Firth, R. (1978). Are Epistemic Concepts Reducible to Ethical Concepts? In J. Kim & A. I. Goldman (Eds.), *Values and Morals* (pp. 215-229). Dordrecht: D. Reidel.
- Gettier, E. (1963). Is Justified True Belief Knowledge? *Analysis*, 23, 121-123.
- Gillett, C. (2003). Infinitism redux? A response to Klein. *Philosophy and Phenomenological Research*, 66(3), 709-717.
- Ginet, C. (2005). Infinitism Is not the Solution to the Regress Problem. In M. Steup & E. Sosa (Eds.), *Contemporary Debates in Epistemology* (pp. 140-149). Malden: Blackwell Publishing.
- Goldman, A. I. (1979). What Is Justified Belief? In G. Pappas (Ed.), *Justification and Knowledge* (pp. 1-23). Dordrecht: D. Reidel.
- Klein, P. D. (1998). Foundationalism and the Infinite Regress of Reasons. *Philosophy and Phenomenological Research*, 58(4), 919-925.
- Klein, P. D. (1999). Human knowledge and the infinite regress of reasons. *Philosophical Perspectives*, 13(s13), 297-325.
- Klein, P. D. (2000). Why Not Infinitism? In R. Cobb-Stevens (Ed.), *The Proceedings of the Twentieth World Congress of Philosophy* (Vol. 5. Epistemology, pp. 199-208). Bowling Green: Philosophy Documentation Center.

- Klein, P. D. (2003). When infinite regresses are not vicious. *Philosophy and Phenomenological Research*, 66(3), 718-729.
- Klein, P. D. (2005a). Infinitism Is the Solution to the Regress Problem. In M. Steup & E. Sosa (Eds.), *Contemporary Debates in Epistemology* (pp. 131-140). Maiden: Blackwell Publishing.
- Klein, P. D. (2005b). Infinitism's take on justification, knowledge, certainty and skepticism. *Veritas*, 50(4), 153-172.
- Klein, P. D. (2005c). Reply to Ginet. In M. Steup & E. Sosa (Eds.), *Contemporary Debates in Epistemology* (pp. 149-152). Maiden: Blackwell Publishing.
- Klein, P. D. (2007a). How to be an infinitist about doxastic justification. *Philosophical Studies*, 134(1), 25-29.
- Klein, P. D. (2007b). Human knowledge and the infinite progress of reasoning. *Philosophical Studies*, 134(1), 1-17.
- Lehrer, K. (1990). *Theory of Knowledge*. Boulder: Westview Press.
- Moser, P. K. (1984). A defense of epistemic intuitionism. *Metaphilosophy*, 15 (3-4), 196-209.
- Podlaskowski, A. C., & Smith, J. A. (2009). Infinitism and epistemic normativity. *Synthese*.
- Post, J. F. (1980). Infinite regresses of justification and of explanation. *Philosophical Studies*, 38(1), 31-52.
- Post, J. F. (1987). *The Faces of Existence*. Ithaca: Cornell University Press.
- Sosa, E. (1980). The Raft and the Pyramid: Coherence versus Foundations in the Theory of Knowledge. *Midwest Studies in Philosophy*, 5(1), 3-26. doi: 10.1111/j.1475-4975.1980.tb00394.x
- Turri, J. (2009a). An infinitist account of doxastic justification. *Dialectica*, 63(2), 209-218.
- Turri, J. (2009b). On the regress argument for infinitism. *Synthese*, 166(1).
- Turri, J. (2010a). Epistemic Supervenience. In J. Dancy, E. Sosa & M. Steup (Eds.), *A Companion to Epistemology* (pp. 340-343). Malden: Wiley-Blackwell.
- Turri, J. (2010b). Foundationalism for Modest Infinitists. *Canadian Journal of Philosophy*, 40(2), 275-283.
- Turri, J. (2012). Infinitism, finitude and normativity. *Philosophical Studies*, 1-5. doi: 10.1007/s11098-011-9846-7
- Williams, J. N. (1981). Justified Belief and the Infinite Regress Argument. *American Philosophical Quarterly*, 18(1), 85-88.